

REVUE

DE LA FFCV



A Soulac-sur-Mer, deux festivals désormais

UCCVO : focus sur la Bretagne et les Pays de la Loire

A Cuba, Jules Lambert exhume le Santa Amalia Social Club

Athis-Mons, Voreppe, Les Pennes-Mirabeau : les festivals font le plein

Art vidéo et street art : Laurence Guyot filme Jérôme Mesnager

Rendre le cinéma et le documentaire accessibles à toutes et tous

DECEMBRE 2022

Trimestriel

139

FEDERATION FRANÇAISE DE CINÉMA ET VIDÉO

Le clap de fin de notre 82e festival national de Soulac-sur-Mer a marqué le début d'une période de repos et de décompression pour l'équipe organisatrice, avec le sentiment du travail accompli. De l'avis général en effet, ce rendez-vous du cinéma et de l'amitié a pris la forme d'une réussite après les années difficiles d'une situation sanitaire qui nous avait imposé de nombreuses contraintes. Un festival qui a enregistré quelques nouveautés dans le but toujours recherché de recruter de nouveaux adhérents. Le festival « Open » orchestré par Charles Ritter a, dans ce domaine, innové et permis à des réalisateurs qui souvent en étaient loin, de se rapprocher de la FFCV. Mais aussi aux cinéastes de notre fédération de découvrir un monde nouveau et une formule différente.

Cet épisode soulacais a aussi, comme à l'accoutumée, accueilli notre assemblée générale statutaire. L'occasion de présenter et de proposer les nouveaux statuts de la FFCV ainsi que son nouveau nom « CinéAmat France ». Une suggestion qui n'était pas tombée du ciel mais mûrement réfléchi avec l'aide d'une société spécialisée dans la communication des associations, et approuvée après des heures de discussion en visioconférence par le conseil d'administration. Le sujet était certes délicat. Il a donc généré des échanges parfois vifs et des contestations compréhensibles, à condition qu'elles ne confinent pas à l'insulte, comme ce fut parfois le cas.

Enfin, notre fédération entend se tourner résolument vers l'avenir en améliorant encore sa communication, que ce soit par l'intermédiaire du site, de L'Écran, d'une visibilité sur les réseaux sociaux ou du contact direct avec les adhérents. Elle doit aussi, très prochainement, mettre sur pied des formations visant à aider nos cinéastes à toujours s'améliorer, et pour en inciter d'autres à nous rejoindre.

*Jean-Claude Michineau
Président de la FFCV.*

Soulac-sur-Mer 2022

Fédé Open Festival : vent nouveau sur la fédération



Président du jury, organisateur et lauréats pros du Fédé Open à la plage.

Samedi 24 septembre 2022 : les six films lauréats du Fédé Open Festival sont projetés au cinéma Océanic de Soulac-sur-Mer. Les lauréats et le président du jury ont débattu sur scène de ces films, et la parole des auteurs « extérieurs » a suscité beaucoup de curiosité. Tous étaient ensuite invités à la table « Fédé Open » du repas à la salle des Congrès pour poursuivre les échanges de façon informelle et spontanée. Les lauréats qui découvraient notre fédération, Marine Vanlerberghe, venue de Valenciennes, et le parisien Thomas Coispel, se sont dits impressionnés par l'organisation de notre manifestation soulacaise annuelle.

►► L'Écran, trimestriel édité par la Fédération Française de Cinéma et Vidéo.

117 rue de Charenton, 75012 Paris.

Contact : contact@ffcinevideo.com

Directeur de la publication : J.-C. Michineau.

Rédacteur en chef, maquettiste : Ch. Ritter.

Secrétaire de rédaction : D. Bourg.

Crédits photos : Pierre Marchal, Jean-Luc Verjat, UCCVO, Krouin, Jules Lambert, droits réservés.

►► En couverture : le forum du Fédé Open Festival à Soulac-sur-Mer (photo Jean-Luc Verjat).



Échanges avec les réalisateurs lauréats au forum Fédé Open au cinéma Océanica de Soulac-sur-Mer.

La première édition de ce festival de la fédération a été un succès. Ce sont 53 films qui nous sont parvenus, et qui ont été évalués en ligne par un jury hautement qualifié. Les 6 films lauréats (trois réalisés par des adhérents de la fédération, trois par des non adhérents), projetés à la suite des films de notre traditionnel Ciné-en-Courts, ont ainsi bénéficié du public déjà présent. Les retombées de cette première en matière de notoriété pour la fédération sont certes peu évaluables, mais le visionnage libre des 53 films inscrits sur le site de la fédération a fait exploser les connexions et donc sa visibilité. On compte fin novembre 4876 vues totales de ces films (dont 2168 pour les films FFCV), et 823 connexions sur la page des films Fédé Open.

N'oublions pas que l'on partait totalement dans l'inconnu. Tout a été conçu, discuté et validé entre janvier et avril dernier : règlement et modalités, logo, affiche, procédures, pour un coût zéro puisque réalisé en interne. Tout s'est déroulé avec une grande fluidité technique et administrative : un seul fichier film défectueux n'a pas été sélectionné, et la plate-forme de paiement HelloAsso a été utilisée pour la première fois avec succès. Concernant le nombre de

films arrivés durant les trois mois d'ouverture aux inscriptions, le résultat était quasiment idéal : 28 « FFCV » + 25 « extérieurs », soit 53 au total. Un certain équilibre entre réalisations FFCV et non-FFCV a également été une bonne surprise en cohérence avec les enjeux du festival.

La catégorie "réalisateurs FFCV" a été créée pour préserver nos auteurs d'une concurrence de grande qualité. C'est précisément cette différenciation qui met l'accent sur les marges de progression des "fédés". A chacun, comme aux clubs, d'analyser les films en ligne, de les commenter, et surtout de découvrir librement une production que beaucoup ne connaissent pas du tout. On remarquera que, ce qui « fait pro » chez les « extérieurs », ce ne sont pas les moyens mis en œuvre mais l'imagination, les choix de mises en scène, le travail sur l'image et surtout sur la bande son.

Des ajustements pour la prochaine

Le bilan de cette édition permettra de mieux appréhender la suite à donner. Plusieurs questions devront être évoquées, comme une contrainte à donner sur l'ancienneté des films, le délai de réalisation après

divulgarion du thème, le nombre de films lauréats, ou encore une réorientation budgétaire des prix attribués vers un défraiement des auteurs lauréats pour leur déplacement à Soulac, notamment les jeunes « extérieurs » venant spécialement.

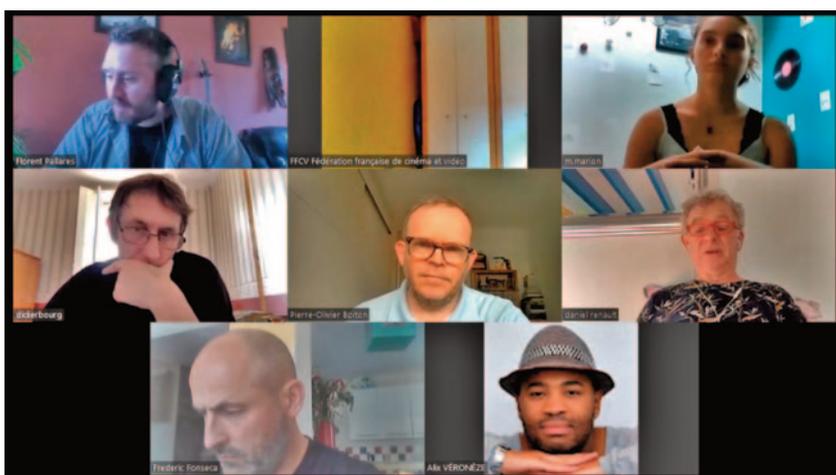
Côté auteurs de la fédération, la réussite de cette première édition devrait les encourager à contribuer plus largement à ce bel exercice cinématographique.

Charles Ritter

Commission communication externe FFCV.



Florent Pallarès au micro, le lauréat Thomas Coispel à gauche.



Délibération du jury Fédé Open, le 27 juillet dernier. De h. en b. et de g. à d. : Florent Pallarès (réalisateur, formateur, directeur du festival de Cabestany et de Spring Open France), Mila Marion (MJC Voreppe), Didier Bourg (DiVi-Passion Athis-Mons), Pierre-Olivier Boiton (critique cinéma), Daniel Renault (CAMAP Montpellier), Frédéric Fonseca (organisateur du Kino Quimper) et Alix Véronèze (réalisateur professionnel).



Marine Vanlerberghe.

La jeunesse ne craint pas les voyages et se débrouille mieux que les anciens, quand elle veut échanger avec le public et voir son film sur grand écran. C'est surtout une question de motivation et d'y avoir été encouragée. Marine Vanlerberghe, lauréate du 3e prix pour son film *Une parmi tant*, était venue spécialement de Valenciennes. Elle s'y était prise à l'avance pour les transports et a trouvé hébergement au camping. Marine est étudiante et vient de terminer son master en production audiovisuelle à Lille. Mais pour « avoir de quoi alimenter le frigo », dit-elle, elle travaille comme chargée de communication dans un théâtre à Valenciennes. Elle prend actuellement du temps pour travailler un scénario assez ambitieux en vue de le produire professionnellement.

Thomas Coispel, Grand Prix pour *Nos angoisses*, qui habite Paris, est directeur d'études et facilitateur d'intelligence collective en agence. Il accompagne la création et la diffusion de nouveaux récits au sein du mouvement citoyen pour le climat et la justice sociale Alternatiba Paris en coordonnant le pôle Récits. À travers sa chaîne Youtube « ciné-chamanisme », il expérimente de nouveaux formats de films et analyse les effets des images sur nos représentations, dans une démarche d'anthropologie visuelle.

Intervention du **président du jury Fédé Open Festival**, Florent Pallarès

« (...) Pour les sélections du festival de Cabestany, on regarde chaque année des centaines de films y compris ceux de la catégorie amateurs. Et malgré toute cette quantité de films qu'on visionne, on réussit à être surpris par des films. Au jury de ce Fédé Open, un premier tour de table a révélé de fortes différences de ressenti. Mais après discussion, certains films sortaient du lot. On finit alors par s'accorder sur des arguments communs, quelque chose d'universel en émerge.

Ce qui me plaît dans le monde amateur, c'est qu'il n'y a pas de compte à rendre à une production. On peut se lâcher, expérimenter. J'étais ravi de voir des films qui ont tenté des choses, dans la manière d'être traités, notamment dans la catégorie Open. Je ne peux qu'encourager votre fédération à aller dans cette direction. Dans le monde professionnel, on est toujours bloqué, on doit répondre à un cahier des charges. Les producteurs sont flippés parce qu'ils disent que ça, ça ne va pas rapporter d'argent, ça, ça va être *too much*, etc. Quand on est amateur, il faut vraiment en profiter car de cet esprit peut émerger quelque chose de nouveau.

C'est ce que nous faisons au Film Spring Open : nous avons 5 millions d'euros d'équipement, nous formons les gens avec les meilleures caméras du marché, et au final nous leur faisons découvrir qu'avec un tout petit appareil, on peut faire quelque chose de formidable. Ils repartent avec le constat que c'était le matériel qui les bloquait. Car dès

qu'on commence à se lancer dans des grosses productions, on s'aperçoit que ce sont les équipements qui vous bloquent. C'est lourd de faire un tournage professionnel, alors qu'avec l'amateur, il y a ce côté nouvelle vague qu'on essaie d'inspirer aux jeunes. On leur apprend qu'il existe des formats de diffusion formidables aujourd'hui comme Youtube par exemple. Les Youtubeurs ont compris qu'avec une simple caméra, on peut faire des films super au point qu'ils ont recréé un nouveau marché, et c'est pourquoi je crois que l'avenir est aux amateurs.

Le deuxième combat qu'on mène au Film Spring Open, c'est de créer du cinéma écologique. Nous venons d'être nominés pour le meilleur programme éducatif européen, que nous avons déjà gagné deux fois, avec 1,6 M €. Avec nos partenaires et l'actrice Nathalie Portman comme marraine, nous avons créé un bus entièrement écologique avec des panneaux solaires, grâce à des dispositifs qui minimisent les équipes et l'allègement des technologies, comme ces panneaux Led qui nous éclairent ici. L'idée, c'est d'avoir un studio dans son sac à dos. La nouvelle génération d'appareils très accessibles permettent de faire aujourd'hui des images hallucinantes, comme celles du clip que j'ai tourné récemment à 12800 ISO de sensibilité, avec quasiment aucune lumière. Il y a un grand terrain de jeu qui s'ouvre avec ces technologies et très peu d'investissement pour l'autoproduction. »



La belle table "transgénérationnelle" Fédé Open au Palais des Congrès, en clôture du festival Ciné-en-courts.

Ciné en courts, 82^e édition l'affluence à Soulac-sur-Mer maintient le cap



Ciné en courts 2022 : la recette était bonne

Pour organiser un bon festival, il fallait bien :

- 1 municipalité accueillante à notre écoute et des commerçants ravis de nous recevoir,
- 6 membres de la commission d'organisation qui dépensent leur temps et leur énergie sans compter pour assurer la réussite de l'évènement,
- 5 jurés prêts à consacrer 4 jours au visionnage de nos films,
- 30 bénévoles pour assurer l'accueil, la technique et aider les organisateurs,
- 70 films projetés pendant 2 jours et demi représentant le meilleur de la production de l'année,
- 157 repas pour la soirée de gala du samedi préparés avec compétence par le traiteur auxquels s'ajoutent quelques pincées de musique de films pour assurer l'ambiance,
- 210 adhérents FFCV inscrits et 90 spectateurs soulacais pour remplir la salle du cinéma Océanic,
- 854 tickets de tombola vendus pour lier la sauce, sans oublier quelques grincheux pour pimenter le tout.

Penser à faire reposer l'ensemble régulièrement grâce au bistrot des festivaliers, lieu d'échange entre réalisateurs et spectateurs.

Laisser mijoter délicatement pendant 4 jours au soleil du Sud-Ouest et consommer sans modération !

*Michèle Jarousseau
Commission des festivals FFCV*

Le discours de la présidente du jury Ciné en courts, Bénédicte Doré

« Qu'est-ce qu'un bon film ? C'est de l'émotion, c'est de l'émerveillement ; c'est une dramaturgie, c'est une vérité, une réalité, une façon de regarder le monde, ou alors apporter à celui qui le regarde un sentiment, un plaisir esthétique, une réflexion. Des films techniquement parfaits pourront nous laisser complètement indifférents, et des films maladroits pourront nous toucher. Un film réussi est probablement un film que nous avons envie de partager et de faire aimer à d'autres spectateurs. Avec mon jury exquis, nous nous sommes laissés porter par vos films, vos reportages, vos documentaires, nous nous sommes inquiétés pour Bill le poisson rouge, nous avons bavé devant les cèpes de Jean-René, nous pensons que le coq expire en chantant alors qu'on ne s'était jamais posé la question, et Daniel veut faire du shopping à la Samaritaine. Nous avons malheureusement dû laisser de côté d'excellents films pour suivre le règlement, nous avons défendu vos films avec nos sensibilités différentes, nous avons apprécié vos engagements et si le palmarès risque fort d'en décevoir certains, sachez qu'il n'y a pas de bons ou de mauvais films puisque tout est affaire de subjectivité. »



Bénédicte Doré a débuté sa carrière en 1999 à M6 et France 3 comme journaliste reporter pour les journaux télévisés (services reportage, économie puis politique intérieure) qu'elle a quittés 10 ans plus tard. Elle a choisi de travailler ensuite dans des sociétés de production, afin de pouvoir réaliser des reportages de formats plus longs pour différents diffuseurs. Auteure et réalisatrice de plusieurs reportages et documentaires, notamment pour la case doc de l'émission « Le Jour du Seigneur » (France 2) Bénédicte travaille également pour Télématin, toujours sur France 2.



Le jury de Ciné en Courts : Bénédicte Doré, Daniel Ziegler, Michel Gaignard, Nathalie Lay, Georges Martin.

Ciné en Courts : tendances 2022

par Charles Ritter



Parmi les vivants (Patrice Ricordeau)

La tendance est lourde, très lourde. Sur 70 films, j'ai compté 7 films qui traitaient de violences à l'encontre des femmes et ados, de harcèlement et de féminicide. On retrouve cette proportion dans d'autres festivals de courts-métrages professionnels, et jusque dans la production de longs-métrages et de documentaires. Paroles enfin libérées, enfin évoquées dans l'espace public pour secouer les consciences et le législateur ? Oui, sans aucun doute. On peut simplement se poser la question sur la sincérité et l'opportunisme à réaliser un film sur ces thèmes. Plusieurs appels à films sont proposés par des organisations diverses sur ces thèmes. S'essayer à cet exercice est tentant et parfois payant, mais cela dit, pourquoi pas si c'est pour la bonne cause. Cependant, on n'est parfois pas loin d'un spot de sensibilisation du gouvernement, en y ajoutant une pirouette narrative pour faire cinéma. C'est précisément le bémol que j'aurais mis pour, carrément, le Grand Prix du président

de la République, *Pas touche*. Titre très explicite, le film mène de façon très appuyée le spectateur par le bout du nez, jusqu'à montrer l'oncle observer le corps de l'adolescente sous les draps dans son sommeil. Les esprits perspicaces se seront doutés qu'une entourloupe était à prévoir dans cette fausse piste aussi grossièrement balisée. Le méchant c'est l'autre, OK, mais y'a quand même un petit souci... Dès le début, l'oncle a des gestes et des paroles très équivoques (il pourrait parfaitement être pédophile, comme le papa nous le laisse lourdement supposer) et si la question de la maltraitance est évidente, celle de l'inceste (qui ne laisse pas forcément des traces physiques) ne l'est pas du tout (alors que tel était le thème, selon Louis Brengarth qui représentait l'auteur absent).

J'ai eu le même problème avec *Parmi les vivants*, pourtant primé lui aussi, avec ses effets de style et ses scènes parfois appuyées, rythmées par des musiques

envahissantes façon clip. Mais malgré une musique finale pompeuse et prétentieuse, la séquence aux toilettes qui clôt le film, où les deux solitudes harcelées brisent le mur du silence au-delà de cette paroi qui les sépare, constitue une belle et puissante métaphore. J'ai beaucoup aimé l'idée du dispositif de *L'interrogatoire*, mais pourquoi un jeu aussi outrancier du « juge » qui écrase la force des (mauvais) arguments ? Même mes deux voisines dans la salle en étaient gênées. *Mon doudou* aborde le thème du harcèlement entre enfants de façon subtile, mais n'a pas l'amplitude dramatique nécessaire pour nous émouvoir ou nous sentir concernés. Il n'empêche que cette fiction d'un jeune et nouveau venu à la fédération, Thomas Salazar, fait preuve d'une maîtrise remarquable pour un premier film.

Le banc blanc met en scène de façon très minimaliste le témoignage d'une mère, assise sur un banc public où est clouée une plaque commémorative à la mémoire de sa fille tuée par un « Satan ». Les deux minutes du film ne nous bouleversent pas, mais les chiffres de ces drames s'inscrivent comme un *Nota bene* en bas de page. Au moins ça.

La peur dans mon cartable obtient un Grand Prix du reportage et du documentaire parfaitement mérité, il me semble. On a beau gloser sur la « subjectivité » des palmarès, il y a quand même des constantes et des repères, du moins quand les jurys ont la légitimité requise comme c'est généralement le cas au « National ». Qu'on se le dise : Marie Hénaff est une auteure majeure de la fédération, réalisant – ce n'est pas un hasard – le doublé sur ce prix puisque déjà obtenu l'année dernière pour *Les mulassiers de Romagnié*. Extraits brefs des témoignages qui seront développés plus tard, mise en scène des mots sur le tableau de classe, cartable qui tombe à la renverse au ralenti : dès la première minute du documentaire, on devine



Pas touche (Florian Lidin).

une « patte », une vraie écriture cinéma. La maîtrise de la dramaturgie et de la construction de ce documentaire très maîtrisé, sans pathos appuyé et parfaitement documenté, est un modèle à analyser sans modération dans les clubs.

En décalage complet sur ces sujets graves vient débouler *Colette à la plage*. Chaque homme, effectivement, selon Marie-Christine Martin d'Aigueperse, peut être suspecté d'être un violeur en puissance puisqu'il dispose sur lui de « tout le matériel » pour cela. On est prié d'avoir de l'humour mais heureusement, c'est une femme qui a réalisé ce film minute.

Exercices de style vs. films d'auteur ?

C'est sans conteste *Où vous voulez aller !*, prix du public du festival, qui aura marqué le festival par sa dimension humaniste. La cote de sympathie dont a bénéficié ce film s'est vraiment mesurée au bistrot des festivaliers, où était présente la merveilleuse interprète du film, Marie Roma. *Où vous voulez aller !* est un vrai film d'auteur qui développe une belle dimension romanesque, ambitieux (donc casse-gueule) par sa longueur (25 minutes), et qui engendre une profonde empathie avec ses personnages. Après le très intéressant mais inégal *Égoïne* et le formalisme de *La bascule* l'an passé, Daniel Renault a incontestablement franchi un palier. Le problème, à notre niveau en matière de fictions, c'est que les auteurs qui développent un vrai contenu ne font pas le poids face à la maîtrise formelle des champions de l'exercice de style, toujours très « pros » qui visent l'efficacité. La consécration pour *Pas touche* cette année, c'est l'histoire de *Mute* qui se répète, formellement concis et parfait, Grand Prix du festival en 2020, par rapport à d'autres films d'auteurs qui développaient une



La peur dans mon cartable (Marie Hénaff).

amplitude dramatique ou narrative plus ambitieuse cette année-là (*Apaisée*, *Café Crème*, et surtout l'in-vraisemblablement oublié *New born man*). Ce n'est donc pas un hasard si *La tombe sans nom*, dernier opus de Gérard Corporon, exercice de style brillant à la mise en scène parfaitement maîtrisée mais au contenu anecdotique, soit mieux coté que le trop sincère (donc un peu trop naïf) *Où vous voulez aller !* L'efficacité formelle avant tout ? Mais peut-être ne faut-il pas s'en plaindre, car elle pousse à un regard plus exigeant envers son propre travail.

L'envie ne me manque pas de parler de tel film qui m'a enthousiasmé, de tel autre qui m'a déçu, de tel film que j'aurais vu plus haut dans le palmarès ou de tel autre dont je m'interroge la présence dans la sélection nationale. Pour faire court, j'aimerais simplement évoquer quelques « oubliés » qui ont été pour moi des belles surprises : l'expérimentation dans *The curse*, la grande audace scénaristique et dramaturgique de *Tabou* (selon moi la fiction la plus marquante du festival), le parti pris graphique captivant sur *Monsieur Sleek* et, surtout, le petit bijou poétique très personnel de *Introduction* qui, oui, m'a bouleversé. Le *flow* à la fois énergique et mélancolique de Loriane Pflimlin sur son texte m'a fait penser à ceux des immenses slameurs que sont Diam's et Grand corps malade. L'intelligence du choix des images, d'une épure puissamment métaphorique, la façon humble de se mettre en scène, est bien lointaine des

redondances appuyées réalisées par certains anciens dans les « chansons filmées » de l'époque. Les « compliments du jury », oui, ouf, au moins ça, merci pour elle.

Je crois qu'il faut saluer la participation régulière des écoles dans nos concours, comme celle du lycée du Bourdon Blanc d'Orléans (*Un jeu dangereux*, *Krouchtikis*) ou du collège Wolff de Mulhouse (*Super Charlot*). Il y a comme un énorme fossé entre ce type de production artisanale et celui de *Hope*, exercice qui singe le road-movie hollywoodien, formellement maîtrisé mais totalement impersonnel, hyper-formaté et parfaitement vain. Le réalisateur était-il au moins au courant que son film était projeté ce jour-là quelque part dans une station balnéaire en Gironde ? Les années passent, mais on ne rencontre jamais au festival national ces fugaces réalisateurs émanant du triangle des Bermudes de la région 5. C'est bien dommage : au moins les fidèles et plus visibles Thierry Knoll et Vincent Pili auront déjà eu l'occasion d'échanger avec nous, en « présentiel » et dans nos colonnes.

Désaffection pour le film minute

Dans le premier cycle de la formation nationale, Alain Boyer a longuement parlé des films minute et en a fait un support très pertinent pour l'évaluation des films. Dans *L'Écran*, Michel Body a plusieurs fois expliqué les enjeux de cet exercice, a priori formaté pour



Où vous voulez aller ! (Daniel Renault)

l'UNICA, qui devrait se faire comprendre sans dialogues. Quel résultat aujourd'hui ? Deux films minute au programme cette année : un record du minimum. Quelles en sont les causes ? Une désaffection pour cette production ? Une sévérité trop grande dans l'évaluation dès les rencontres régionales ? Trop de consignes sur les contraintes à suivre ? Un déficit d'idées et d'imagination ? Peut-être faudra-t-il y trouver une explication, peut-être créer une « discrimination positive » dans les concours régionaux, avec des accessits plus indulgents pour la sélection nationale. Toujours est-il que le format « 3 minutes sur un thème imposé » proposé par le Fédé Open Festival a semblé plus attrayant, avec 28 films d'adhérents proposés dès sa première édition. Ce constat mérite réflexion.

Parmi les 28 documentaires et reportages de cette édition, nous aurons eu notre lot habituel de portraits d'artisans, d'artistes et de passionnés, de paysages exotiques, plus ou moins intéressants, plus ou moins maîtrisés, parmi lesquels se sont distingués les films effectivement récompensés par le jury. Je m'interroge tout de même sur la pertinence à récompenser un film qui cumule autant de fautes techniques sur vingt minutes, alors que le dispositif filmique ne peut pas être plus simple, comme c'est le cas pour *J'ai eu 20 ans à Auschwitz-Birkenau*. Certains sujets seraient-ils « sanctuarisés » ? Tout le travail pédagogique sur la réalisation cinéma n'en sort pas vraiment gagnant.

Questions de catégories

A chaque palmarès sa petite polémique, celle de cette année a concerné *Super Charlot* qui a obtenu le prix du meilleur film d'animation. Réaction virulente et il me semble disproportionnée de l'auteur considéré comme le favori de cette catégorie, mais avançant un argument il est vrai incontestable : l'animation doit utiliser une technique qui crée le mouvement. Or le film d'Olivier Arnold (dont j'ai beaucoup aimé la



Introduction (Loriane Pflimlin)

fraîcheur, la fantaisie, le côté bricolé) ne fait qu'utiliser le time-lapse, un mouvement réel existant qu'on accélère. C'est la catégorie Expression libre qui était d'évidence la mieux adaptée pour ce film, mais le jury ne fait qu'évaluer les films comme ils se présentent dans la catégorie où ils ont été (certes parfois mal) classés. Un petit travail doit donc se faire en amont. Cela dit, il n'est pas du tout certain que ce soit le très sophistiqué, à l'immense travail graphique, *La thèse*, de Jean-Pierre Brachet, virtuose de Blender, qui aurait décroché la timbale dans sa catégorie. Le film de l'auteur des précédents *Sects* et *Au nom de...*, primés par le passé, a été perçu comme trop hermétique voire pontifiant par certains, sur plus de 15 minutes. *Krouchtikis* ou *Matin brun* auraient été peut-être des candidats tout aussi sérieux. Le jury a bien préféré la spontanéité turbulente de *Nanas* au très sagement maîtrisé *Mon doudou*, pour l'attribution du Prix des moins de 25 ans.

En plus de *Super Charlot*, il m'a semblé que trois autres films n'étaient pas placés dans la bonne catégorie cette année : *The curse*, plutôt Expression libre que fiction, *Le banc blanc*, plutôt Expression libre que reportage, *Digo Mi Rigaou*, plutôt animation qu'expression libre. La catégorie Clip ayant disparu des radars (*Introduction* aurait pu superbement y prétendre cette année), peut-être la catégorie Minute, avec deux films cette année, prendra-t-elle bientôt ce chemin pour se fondre dans la catégorie Expression libre. L'argument UNICA est devenu complètement caduc. S'il y a une catégorie « pédagogique » à défendre et à encourager à la fédération, c'est aujourd'hui plutôt les 3 minutes thématiques du Fédé Open Festival. ●



T'as de la chance d'être comme tu es...

Tabou (Jean-Paul Combelles)

Tous les films sont visibles en ligne :
<https://ffcinvideo.com/projection-du-national-soulac-2022/>

Ciné en Courts : débats et convivialité

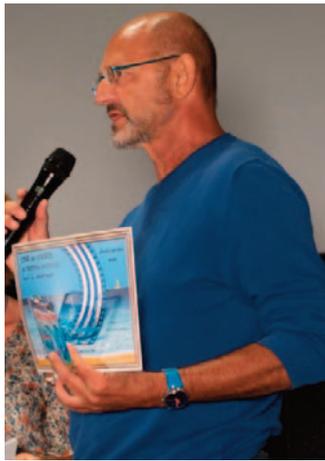
reportage photo : Pierre Marchal et Jean-Luc Verjat.



Forte présence de la talentueuse "région 3" à Soulac, autour de José Joubert.



Daniel Renault et la comédienne Marie Roma (*Où vous voulez aller !*) au bistrot des festivaliers animé par Allain Ripeau et Jean-Paul Garré.



Devant VIP et jury au premier rang, le maire de Soulac-sur-Mer avec les lauréats de *Au nom de la vie* (à droite).



M. Fabrice Thibier, sous-préfet de Gironde (à gauche) remet le Prix du président de la République à Louis Brengarth, président du GUR Est, représentant Florent Lidin, auteur du film *Pas touche*. Au centre, Marielle Marsault, animatrice de la cérémonie du palmarès.



Charles Ritter (à droite) avec trois grands gagnants : Thomas Coispel, 1er prix de l'Open Festival avec *Nos angoisses*, entouré de Christian Rasquier et Bernard Ferrand, 3e prix de l'Open Festival pour *Trois gestes pour conjurer le mauvais sort* et Grand Prix de la Ville de Ciné-en-courts pour *Au nom de la vie* (Atelier vidéo Voreppe).



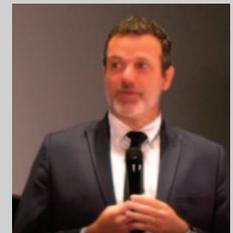
Le pot de clôture.



Jean-Claude Michineau et les artistes du samedi soir.

Intervention de M. Fabrice Thibier, sous-préfet de Gironde

« Je me permets de féliciter le jury pour ce palmarès. Le président de la République est fier de votre choix, car la question des violences intra-familiales est au cœur du projet politique de ce gouvernement et du précédent. Les violences intra-familiales n'ont pas d'origines sociale et géographique, ce sont des sujets extrêmement compliqués et la vigilance est essentielle pour réduire ce fléau. Merci de mettre ce sujet en haut de l'affiche ».



Le traditionnel dîner du samedi à la salle des Congrès de Soulac-sur-Mer.

Le palmarès du 82e festival Ciné-en-courts

Grand Prix du président de la République :	<i>Pas touche</i> (Florent Lidin, CCA Mulhouse, R5)
Grand Prix de la ville de Soulac-sur-Mer :	<i>Au nom de la vie</i> (Christian Rasquier et Bernard Ferrand, Atelier Vidéo Voreppe, R7)
Grand Prix de la fiction :	<i>La tombe sans nom</i> (Gérard Corporon, UAICF Sète, R8)
Grand Prix reportage et documentaire :	<i>La peur dans mon cartable</i> (Marie Hénaff, CC Rochelais, R6)
Prix de la FFCV (moins de 25 ans) :	<i>Nanas</i> (Alice Bouexic, Caméra-photo-club du Lochois, R3)
Prix de la fiction :	<i>Confinement intime</i> (Olivier Salazar, Jolie Prod Rambouillet, R1)
Prix de la fiction :	<i>Où vous voulez aller !</i> (Daniel Renault, CAMAP Montpellier, R8)
Prix du documentaire :	<i>Naissance d'un alto</i> (Jean-Luc Mercier, CVMARC Compiègne, R2)
Prix du documentaire :	<i>J'ai eu 20 ans à Auschwitz-Birkenau</i> (Michel Snurawa, Pays d'Apt en vidéo, R8)
Prix du reportage :	<i>Santa Amalia social club</i> (Jules Lambert, Tontons & Cie Mérignac, R6)
Prix du reportage :	<i>Le secret des sphaignes</i> (Guy Delarue et Bertin Sterckman, LMCV Hellemmes, R2)
Prix de l'animation :	<i>Super Charlot</i> (Olivier Arnold, CCA Mulhouse, R5)
Prix de l'expression libre :	<i>Oublier</i> (Charles Ritter, DiViPassion Athis-Mons, R1)
Prix du patrimoine :	<i>La Samar, une rénovation haute couture</i> (Guy Busseuil, CVMARC Compiègne, R2)
Prix spécial du jury :	<i>Parmi les vivants</i> (Patrice Ricordeau, individuel, R6)
Prix de l'interprétation masculine :	Philippe Rolland dans <i>En panique</i> (J.-François Goujon, 3e Œil Angers, R4)
Prix de l'interprétation féminine :	Catherine Raiser-Duchamp dans <i>Oublier</i> (Ch. Ritter, DiViPassion Athis-Mons, R1)
Coup de cœur de la présidente du jury :	<i>Le salon de Florence</i> (Joël Sentenac, Cinéma Vivant Tarbes, R6)
Prix de l'image :	<i>L'adieu</i> (Jean-Claude Michineau, 3e Œil Angers, R4)
Prix de la bande son :	<i>Krouchtikis</i> (Terminale du Lycée St-Paul Bourdon Blanc Orléans, R3)
Prix du montage :	<i>Funérailles exquises</i> (D. Faubert et F. Lison, Arrêt-sur-Image Joué-les-Tours, R3)
Prix de la musique originale :	Michel Ramillon pour <i>La tombe sans nom</i> (Gérard Corporon, UAICF Sète, R8)
Prix de la nature :	<i>L'écluse à Métriau</i> (Michèle et Jean-Luc Jarrowseau, R4)
Prix de l'humour :	<i>ChoXalatine</i> (José Joubert, Arrêt-sur-Image Joué-les-Tours, R3)
Compliments du jury :	<i>Corporation</i> (Robin Vialle, Atelier vidéo MJC Voreppe, R7)
Compliments du jury :	<i>Introduction</i> (Loriane Pfimlin, Caméra club d'Annecy, R7)
Prix du public (commerçants soulacais) :	<i>Où vous voulez aller !</i> (Daniel Renault, CAMAP Montpellier, R8)

Sélection UNICA

- Pas touche*** (Florent Lidin, CCA Mulhouse, R5)
- La Savia*** (Alexis Jude, Atelier vidéo d'Anthy-sur-Léman, R7)
- Hope*** (Kevin Follezou, CNC Lorraine-Vitrey, R5)



L'équipe organisatrice : Jean-Pierre Droillard, Michèle Jarrowseau, Marielle Marsault, Jean-Marc Baudinat, Daniel Payard et Jean-Claude Michineau, président de la fédération.

Tour de France des régions FFCV

Montjean-sur-Loire, capitale de l'UCCVO

L'Union des clubs cinéma et vidéo de l'Ouest (UCCVO), qui regroupe les cinéastes des régions Bretagne-Pays de la Loire affiliés à la fédération, garde des bases solides : stabilité des effectifs, qualité des productions. Les rencontres annuelles de Montjean-sur-Loire restent un rendez-vous incontournable pour tous les cinéastes de cette « région 4 » de la fédération. Et on peut compter sur Jean-Claude Michineau, président régional, pour en faire un beau moment de convivialité, valeur si importante qui lie la communauté.



Depuis plus de dix ans, des moments de convivialité au cinéma de Montjean-sur-Loire pour les rencontres régionales.

L'Écran ►► Jean-Claude Michineau, vous êtes président de l'UCCVO mais aussi depuis 2018 le président de la FFCV. Comment gérez-vous les activités liées à vos deux mandats ?

Jean-Claude Michineau ►► Le plus chronophage des deux est sans aucun doute la présidence de la FFCV qui induit des réunions assez fréquentes en visioconférences, mais aussi de nombreux entretiens téléphoniques, sans compter la réponse aux divers courriers ou questionnements. Fort heureusement, les participants à nos diverses commissions s'impliquent totalement dans leur tâche, et il est bon de souligner leur travail efficace et constructif auquel ils (ou elles) consacrent une bonne partie de leur loisirs. La FFCV est aujourd'hui un ensemble de bonne volonté et de compétences liées par une véritable amitié. Pour ce qui concerne l'UCCVO, la fonction est moins accaparante puisque l'essentiel de son fonctionnement est consacré à l'organisation des rencontres régionales à Montjean-sur-Loire où le cinéma local nous permet d'utiliser sa salle commerciale très confortable et de bénéficier de ses équipements de dernière technologie. Un véritable bonheur ! Par ailleurs, ma tâche est considérablement allégée par le travail d'Yves Perdriau, notre secrétaire général, véritable plaque tournante de la partie intendance de ces rencontres, et par Alain Valade, notre trésorier

conscientieux et rigoureux qui participe également à l'aspect technique de la projection de nos films en concours. D'autres membres du comité ou simples adhérents mettent aussi largement la main à la pâte pour que notre région fonctionne efficacement, mue elle aussi par l'amitié sans réserve.

L'Écran ►► Quel a été l'impact des deux dernières années sur le fonctionnement de la région et l'activité des clubs ?

Jean-Claude Michineau ►► Il n'y a pas eu d'impact particulier, les deux fonctions étant forcément séparées. L'UCCVO a peut-être bénéficié d'une présence plus proche du président national pour obtenir plus rapidement des informations ou des précisions sur les décisions prises par l'ensemble du conseil d'administration. Mais c'est à peu près tout...

L'Écran ►► L'activité de la région est soutenue par quelques clubs phare comme ceux du Pays de la Loire (Angers, La Baule, Nantes, Cesson-Sévigné ou Cholet) alors que la Bretagne semble moins visible dans les manifestations régionales et nationales. Quelles sont les difficultés rencontrées pour mieux mailler le territoire de l'UCCVO ?

Jean-Claude Michineau ►► Les difficultés sont celles que connaissent malheureusement tous nos présidents de région en matière de recrutement de nouveaux membres. L'époque est à l'individualisme et aux petits groupes qui se constituent à l'occasion de la réalisation d'un film, puis se dissolvent ensuite. La philosophie de la fédération est autre puisqu'elle propose à ses cinéastes de travailler dans la durée à l'amélioration des courts métrages produits dans nos clubs. Elle met en exergue un véritable travail de fond et d'analyse pour rehausser toujours plus le niveau de nos productions. La politique de



Atelier caméra au 3e Œil Angers.

communication dynamique mise en œuvre récemment avec, notamment l'organisation d'un festival « open » à Soulac-sur-Mer, facilitera sans aucun doute une arrivée attendue et largement souhaitée de nouveaux adhérents. Enfin, il est vrai que plusieurs clubs se sont « évaporés » de la Bretagne, très souvent par défaut de renouvellement de leurs équipes dirigeantes. Il nous reste quand même Redon dont le président et son épouse ne manquent aucune de nos manifestations régionales ou nationales et Ploemeur, un petit atelier bien sympathique ressuscité de ses cendres autour de Maryvonne Inquel, qui tente de regrouper autour d'elle d'autres passionnés de cinéma. Sans oublier évidemment Cesson-Sévigné, le club le plus important en matière d'effectifs de notre région, qui organise chaque semaine d'intéressants modules de formations.

L'Ecran ►► Avez-vous une politique régionale de formation ? Quelles sont les attentes des clubs à ce sujet ?

Jean-Claude Michineau ►► Lors de chaque assemblée générale, nous évoquons la possibilité de formations diverses qui malheureusement ont du mal à se concrétiser. Au cours des années passées, plusieurs stages ont été proposés par la région, sur la pratique du son, sur le montage, sur la mise en scène, la construction du reportage, etc. Mais les demandes particulières n'émergent pas avec insistance de nos différents ateliers.

L'Ecran ►► Le festival régional reste-t-il un rendez-vous annuel important pour les cinéastes de



Au micro, Jean-Luc Manceau, président de l'association Montjean Cinéma qui accueille les rencontres régionales.

L'Ecran ? Existe-t-il d'autres occasions de faire rencontrer les cinéastes de la région et développer les échanges entre clubs ?

Jean-Claude Michineau ►► Nos rencontres régionales de Montjean-sur-Loire sont le rendez-vous annuel unique pour tous nos clubs. C'est évidemment un moment convivial important, d'autant que nous bénéficions de la proximité d'une salle de restauration. C'est, bien sûr, l'occasion de discussions et de retrouvailles que beaucoup attendent avec impatience.

L'Ecran ►► Quelles pistes semblent nécessaires d'explorer pour attirer des nouveaux adhérents à l'échelon régional et pour persuader d'autres associations à s'affilier à l'UCCVO ?

Jean-Claude Michineau ►► Je crois que si j'avais la formule pour que de nouveaux adhérents arrivent en masse, d'autres l'auraient inventée bien avant moi. Une formation de proximité régulière pourrait contribuer à fidéliser quelques-uns de ses participants. Mais la mettre en place est une difficulté que nos ateliers ont du mal à surmonter. Il faut en effet trouver les compétences et les bonnes volontés capables d'assurer un service quasi hebdomadaire, comme le pratique Cesson-Sévigné, et dans la durée. Et ce n'est pas chose aisée...

L'Ecran ►► Ancien président du 3e Œil Angers, vous restez très actif au sein de cette association qui s'illustre régulièrement par des films de qualité. Un beau



Stage sur le son à Angers.

potentiel d'auteurs (Yves Perdriau, Monique et Claude Jouy, Françoise Brémaud, Jean-François Goujon, Claude Benhammou, vous-même) concourt à cette dynamique. Le 3e Œil, un exemple à suivre ?

Jean-Claude Michineau ►► Tout d'abord, habitant définitivement depuis le début de l'année à Barbâtre dans l'île de Noirmoutier, je suis, contraint par la distance qui m'en sépare, à être beaucoup moins actif au 3e Œil Angers, ce que je regrette. Alors Angers un exemple à suivre? Difficile de répondre à cette question, notre club ayant lui aussi bien des problèmes de recrutement malgré les efforts tentés par l'équipe dirigeante passée et actuelle. Dommage, car nous bénéficions d'un local mis à disposition certains jours de la semaine par la ville, bien équipé techniquement pour la projection de nos films et pour l'organisation de stages ou de rencontres amicales entre cinéastes.

L'Écran ►► **Quels sont vos projets pour la région et comment l'imaginez-vous dans quelques années ?**

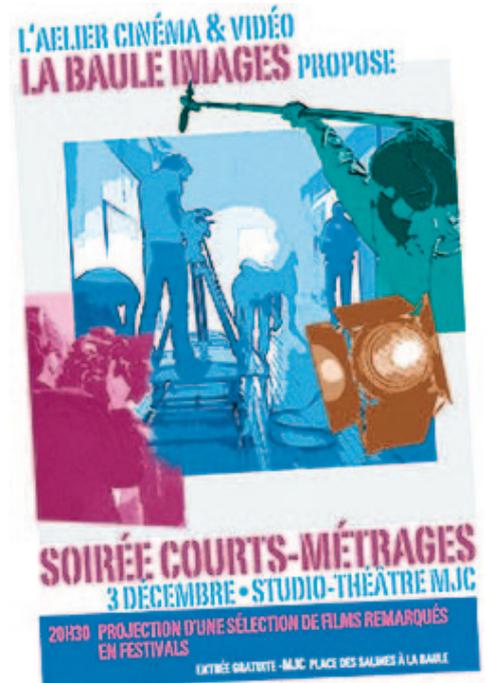
Jean-Claude Michineau ►► Avec l'avènement des smartphones, aujourd'hui tout le monde filme et conserve ses souvenirs familiaux sur disque dur. Il faut donc se tourner vers une autre « clientèle » que celle des réalisateurs de films familiaux qui souhaitent s'améliorer et présenter leurs réalisations à un public plus vaste que celui de leurs proches. Aller vers les jeunes ? Difficile quand on sait la propension bien légitime de ces derniers aux aventures éclectiques et diverses et notre difficulté à les fidéliser. Je pense que notre espoir doit plutôt s'orienter, pour grossir nos rangs vers les jeunes retraités, ceux-là même qui, il y a quelques années, ont alimenté nos effectifs. Pour y parvenir, il nous faut mieux nous faire connaître. Projeter les meilleures de nos réalisations dans divers



Atelier tournage à La Baule images.

lieux de la région pourrait être une occasion pour y parvenir. Mais cette solution nécessite un gros travail de prospection et d'investigation auprès des responsables de salles commerciales ou communales. Il nous faudra alors nous retrousser les manches ! Mais si les enthousiasmes ne faiblissent pas, l'âge leur rappelle la limite de leurs forces.

Propos recueillis par Charles Ritter.



Au CVNA (Nantes), une journée Portes ouvertes : le stand drone.

Formations et échanges avec les pros à Cesson-Sévigné

Parmi les neuf clubs affiliés à l'UCCVO, celui de Cesson-Sévigné qui jouxte Rennes est sans doute le plus actif, en tout cas en matière de formations et d'échanges avec des professionnels du cinéma. Un coup d'œil sur son site Internet aurait de quoi inspirer bien d'autres associations. René Durox, président du club, nous donne des éclaircissements sur le dynamisme de sa communauté de cinéastes.



Intervention du documentariste professionnel Jean-Luc Lebreton.

L'Ecran ►► Le vidéo-club cessonais est-il un des plus importants, en matière d'adhérents et de productions, de la région Bretagne-Pays de la Loire, affilié à la fédération des clubs de cinéastes ? Son histoire est-elle liée à l'ex-club de Rennes, le club amateur de cinéma rennais (CACR) ?

René Durox ►► Le vidéo club cessonais est actuellement en nombre d'adhérents le plus important de l'UCCVO. Sa production de films, tous genres confondus, est similaire aux deux autres grands clubs de l'ouest, Nantes et Angers. Le CACR, club historique de Rennes, allait cesser ses activités en 1990, le local

de la rue de St-Malo étant amené à être détruit. Le club a donc été créé à Cesson-Sévigné, commune qui jouxte Rennes, grâce à l'énergie de Denis Schneider. Une partie des adhérents a donc migré naturellement vers la nouvelle structure de Cesson. La nouvelle association ne connaissant pas la FFCV, ce sont les anciens du CACR qui ont fait ce lien et ont affilié à la fédération.

L'Ecran ►► Quels sont les atouts de l'association, selon vous ? Est-ce le soutien de vos partenaires, vos locaux et ses équipements techniques, la convivialité qui se dégage du groupe ? Comment s'organisent les activités ?

René Durox ►► Le vidéo club cessonais a toujours eu une collaboration constructive et le soutien de la ville de Cesson-Sévigné avec la mise à disposition d'un grand local réservé exclusivement à l'association qui permet un grand confort pour le travail et la créativité de nos adhérents.

Les activités de l'association s'organisent autour des plénières, une réunion thématique toutes les trois semaines, et les réunions formation : il y en a cinq nouvelles cette année. Dès la création du club en 1990, la formation a toujours été un moteur essentiel du VCC. Le local est ouvert les mercredis de 14h à 18h : chacun peut ainsi venir pour bénéficier de l'aide et des conseils de nos animateurs (*Voir le programme des activités de la saison 2022-2023*). Ces rencontres sont l'occasion d'échanger sur les projets en cours ou à venir, autour du café et de ses petites douceurs sucrées. Cette année, nous avons mis en place de 13h45 à 15h des formations courtes et ponctuelles



Captation du discours des vœux du Maire.

sur des thèmes divers choisis en fonction des besoins des adhérents. Tous les deux ans, le vidéo club cessonais organise une projection publique au cinéma de Cesson-Sévigné avec nos réalisations, un public fidèle et nombreux est toujours au rendez-vous. Si beaucoup sont là depuis le début, c'est que nous avons installé une convivialité qui prend sa source dans les projets communs : tournage, formations, repas de fin de saison, etc.

L'Ecran ►► Vous comptez parmi vos adhérents plusieurs auteurs qui se distinguent régulièrement par des films primés aux concours régional et fédéral. Ces réalisateurs, autant de fictions que de documentaires, apportent-ils émulation et conseils au groupe et aux débutants ?

René Durox ►► Sur 50 adhérents cette année, des auteurs très actifs comme Yves Esnault, Jean-Claude Simmony, Daniel Reymond, Michel Lelièvre, Pierre-Emmanuel Lemarchand, Loig Fraboulet, Joël et Jacques Guillaume, Gérard Billaud, Bernard Thoma-zeau et bien d'autres font rayonner notre dynamisme ; merci à eux. Nombre de ces réalisations, projets personnels ou captations, demandent des équipes pour le tournage à différents postes et autour de personnes plus aguerries sont invités tous ceux qui le veulent pour apprendre la technique et goûter à l'ambiance chaleureuse d'un tournage. A cela un site internet animé par Bernard Delorme avec les apports des adhérents nous donne une visibilité sur nos activités que je vous invite à visiter.



Tournage d'un film d'Yves Esnault (en bas à droite).



Image du film de J.-C. Simmone *Le photographe d'antan*.

L'Ecran ►► Êtes-vous sollicité par des demandes privées de numérisation d'anciens films ou autres travaux ? Comment y répondez-vous ? Vous arrive-t-il aussi de devoir rendre des services (commandes de films institutionnels, par exemple) par vos hébergeurs ?

René Durox ►► Pour vivre, acheter du matériel, rémunérer les professionnels pour des formations spécifiques (formation sur le son par un ingénieur du son, formation sur le maquillage effets spéciaux, etc.), le vidéo club est sollicité chaque année pour des prestations rémunérées, captation de spectacle des associations de Cesson ou de l'extérieur, de la ville de Cesson dans le cadre de ses activités culturelles avec un tournage à 4 ou 5 caméras et montage multi-caméras. Le matériel image, son, éclairage est mis gracieusement à la disposition de nos adhérents, un banc de numérisation super 8 et tout transfert sur les différents supports vidéo.

L'Ecran ►► Le vidéo-club de Cesson-Sévigné, comme la plupart des clubs de la fédération, est sans doute confronté au vieillissement de sa population et à l'essoufflement du bénévolat associatif. Avez-vous une recette pour attirer (et retenir) les apprentis cinéastes des nouvelles générations ?

René Durox ►► Depuis que je suis membre de la FFCV – soit plus de 40 ans –, le vieillissement et le

renouvellement des adhérents est une réflexion récurrente. Comme tous les clubs nous sommes confrontés à ce problème, les jeunes passent, restent quelques années, pour nombres d'entre eux s'investissent mais sont amenés après leurs études à partir à l'extérieur. Malgré un gros travail de toute l'équipe pour avoir des activités attrayantes et variées à la portée de tous, nous n'avons pas de recette miracle. C'est une remise en cause chaque année avec un maximum de communication.

L'Ecran ►► Y a-t-il une politique de formation dans votre club ? Quelles sont vos attentes de la part de l'entité régionale, l'UCCVO, et de la part de la fédération ?

René Durox ►► Si on veut garder les adhérents et en faire venir des nouveaux, la formation est essentielle. Nous l'appliquons à chaque saison grâce à l'investissement personnel de nos animateurs, et à l'ouverture vers les professionnels. Chaque année, un professionnel est invité pour parler de son parcours avec la projection de son travail. Depuis plus de vingt ans, ingénieurs du son, réalisateurs, producteurs, chaînes TV locales répondent toujours favorablement à notre invitation.

Depuis quelques années, la 4ème Région organise aussi des formations, c'est très bien, une occasion d'échanger avec nos camarades des autres clubs. La FFCV avec YouTube a entamé cette année une série de formations qui donne aussi de la visibilité à la fédération, cela va dans le bon sens : le son, la formation juré.

Les Rencontres régionales et nationales, et l'UNICA restent des moments privilégiés pour la diffusion de nos films et un moment d'échanges avec les réalisateurs. A travers ces rencontres et les jurés qui les ont composées, je pense que la fédération ne me semble pas assez ouverte sur la créativité de ces jeunes. Il manque par exemple de jeunes dans les jurés. Ceux-ci trouvent un écho plus favorable à la diffusion de leurs vidéos sur les réseaux sociaux. Nos adhérents présentent également leurs films sur d'autres manifestations, se confronter à d'autres cinéastes est très bénéfique pour progresser. Bien sûr notre cinéma reste pour la plupart un « loisir » passionnant et enrichissant. Certains de nos adhérents depuis le

CACR ont franchi le pas vers le professionnel, ils sont devenus réalisateurs, chefs opérateurs, producteur. Modestement, l'association a été peut-être un tremplin, certainement une confortation dans leur choix de cinéastes. Nous gardons le contact avec eux.

L'Ecran ►► Les échanges avec d'autres cinéastes restent-ils limités aux concours de la fédération, et la diffusion de vos films reste-t-elle également limitée à ce réseau fédéral ? La plupart des réalisateurs s'en contentent-ils ? Se confronter à des avis exigeants de professionnels peut ne pas s'accorder à un cinéma dit « de loisirs ». Qu'en pensez-vous ?

René Durox ►► Chaque année dans notre programmation, le vidéo club cessonais invite un club de la région ou une association audiovisuelle. Pour la 3ème année, nous avons invité Hussam Hindi qui était directeur artistique du festival britannique de Dinard pendant trente ans, et créateur du festival du cinéma à Rennes Travelling. Il enseigne également le cinéma à l'Université, c'est une référence. Nous lui soumettons une liste de films des adhérents, et avec tout son savoir-faire, il décortique les films. Une expérience très riche pour nos auteurs et l'ensemble de l'association.

L'Ecran ►► Quelles sont vos motivations à être président de club ? N'y sacrifiez-vous pas du temps et de l'énergie pour réaliser vos propres films ? Que pouvez-vous souhaiter de mieux à vous-même comme au vidéo-club cessonais ?

René Durox ►► Je n'avais pas le désir de devenir président. Les prédécesseurs Denis Schneider, Michel Lelièvre, Jean-Claude Simmoney ont fait leur part, je devais à mon tour prendre le relais pour perdurer tout le travail accompli. Je commence un troisième mandat, avec des difficultés pour trouver la relève. J'ai une équipe formidable. On sacrifie sans doute un peu de temps que l'on ne mettra pas dans ses propres réalisations, mais c'est parfois très confortable de travailler sur des projets communs pour l'association ou avec un réalisateur et son équipe. Ce que l'on apprend sur un projet, on peut l'appliquer sur un autre projet. Mon rôle de président, c'est souvent organiser, anticiper et



Denis Schneider, Michel Lelièvre, Jean-Claude Simmoney, René Durox.

constamment avec l'équipe se renouveler dans les animations, formations pour satisfaire le plus grand nombre, sans solliciter toujours les mêmes et se faire plaisir.

Propos recueillis par Ch.R.



Le VCC invite régulièrement Hussam Hindi, co-fondateur et directeur artistique du festival Travelling à Rennes, directeur artistique du festival du film britannique de Dinard et actuellement professeur de mise en scène à l'ESRA de Rennes.

SÉANCES MENSUELLES

Environ douze séances mensuelles sont programmées de septembre à juin. Ces soirées se veulent conviviales. Elles privilégient la discussion et les échanges.

Chaque séance permet :

- de faire le point sur les activités du club,
- de présenter des films d'adhérents ou de la cinémathèque FFCV.

La plupart des soirées abordent un thème spécifique. Elles sont parfois animées par un intervenant extérieur :

- Présentation d'outils (matériel, logiciels,...) utiles pour la réalisation de films.
- Séances techniques animées par un professionnel (*cadreur, ingénieur du son, éclairagiste, réalisateur, maquilleuse, enseignant...*).
- Soirée consacrée à un adhérent avec rétrospective des films réalisés et discussions.
- Echanges avec un autre vidéoclub.
- Restitution des ateliers en fin d'année.

Le club offre la possibilité, sur réservation, de prêter du matériel aux adhérents (caméscope, son, éclairage,...).

ATELIERS

Réalisation, en groupe ou individuellement, d'un film sur un thème spécifique connu en début d'année. Chaque atelier est animé par des membres du club.

Sur la saison 2022-2023, deux ateliers sont prévus :

- Film de voyage.
- Construction collective, «de A à Z», d'un film

Monique Jouy : la passion de la fiction amateur

Les films de fiction de Monique et Claude Jouy illustrent parfaitement un type de production amateur généreux, sans complexe et passionné. On y trouve fatalement la plupart des faiblesses de ce mode de réalisation. Et pourtant, cette ambition à mener au mieux ces projets au sein d'une association en fédérant de belles énergies ne peut que forcer le respect. Il porte le « cinéma de loisirs » avec authenticité et une certaine pureté.



Monique Jouy script à la main, son mari Claude derrière elle : une passion commune à réaliser des films.

L'Ecran ►► Quelle est l'origine de votre passion commune pour la réalisation de films ?

Monique Jouy ►► Ce sont des concours de circonstances. Il y a quelques années, Claude a pris des cours

à l'université du temps libre à Angers où il a rencontré des cinéastes adhérents du 3e Œil. A cette époque, on m'avait offert un caméscope. Des amis m'ont demandé de monter leur film qui avait l'eau comme thème. J'y ai ajouté un texte et le film a été primé.

Plus tard, on m'a demandé d'écrire un scénario pour un concours. Le film n'ayant pas été réalisé, j'ai récupéré mon script et avec Claude, nous avons ainsi réalisé notre premier court-métrage. Avec très peu de moyens, nous sommes venus à bout de *Pourquoi ?*, un huis-clos à suspense. Avec Claude, nous nous sommes ensuite pris au jeu et nous avons créé une équipe technique avec quelques membres du 3e Œil. C'est ainsi que notre groupe « Sumbolein » est né.

L'Ecran ►► Quelles sont les sources d'inspiration et vos sujets de prédilection pour vos scénarios, et comment les développez-vous ?

Monique Jouy ►► Là aussi, on peut parler de concours de circonstances. En 2016, j'avais repéré dans la région un concours sur les châteaux. Et comme je trouve que souvent les fictions courtes sont tristes, j'ai réfléchi à une histoire drôle qui est devenue *L'Héritage*, tourné à brain sur l'Authion, dans la forêt de Brissac et au château de la Morinière à Soullaine-sur-Aubance. A une autre occasion, j'ai pu bavarder avec un réfugié qui m'a dit « *envers nous, la première réaction est la suspicion, la deuxième le rejet.* » Ça a été pour moi une motivation pour aborder le thème de notre regard et de notre attitude face à une situation ou un comportement qui dérange. J'ai donc imaginé des élus découvrant lors d'une visite d'une nouvelle salle municipale une jeune fille cachée dans un débarras. J'ai appelé ce film *Parenthèse*. Concernant le plus récent *Dilemme*, primé aux dernières rencontres régionales, mes motivations étaient de dénoncer le trafic d'organes humains.

L'Ecran ►► Dans vos génériques, on trouve souvent Claude crédité en réalisateur et vous-même pour le scénario et la direction d'acteurs. Avez-vous chacun un domaine de compétences et des préférences spécifiques de postes dans la production de vos films ?

Monique Jouy ►► Oui, Claude a une formation technique cinéma. Il assure toute la préparation matérielle et technique, réalise et assure la direction de l'équipe et le montage. Quant à moi, avant d'écrire des scénarios, j'écrivais des contes pour enfants, des pièces de théâtre pour lesquelles j'assurai les mises en scène. Je prends davantage en charge la communication, le relationnel, les aspects juridiques, la



Sur le tournage de *Meurtres à Audenain*.

logistique, le scénario, la mise en scène et la direction d'acteur. Nous organisons le casting ensemble.

L'Ecran ►► Comment vous entourez-vous sur le plan technique sur le tournage puis le montage, et avec quel matériel ?

Monique Jouy ►► Nous avons créé une fidèle petite équipe technique constituée d'adhérents du club du 3e Œil pour la prise de vue, mais aussi des personnes de l'extérieur comme le preneur de son, le responsable lumière et le mixeur. Concernant le matériel, nous avons le nôtre comme nous empruntons celui du 3e Œil et à des amis réalisateurs. Pour le montage, Claude fait un prémontage, nous le présentons au club et à des amis réalisateurs. Suivant les critiques et les conseils, Claude retravaille plusieurs fois le montage, qui est réalisé avec Pinnacle et DaVinci Resolve.

L'Ecran ►► Trouver des lieux de tournage et intégrer des personnages aux métiers spécifiques (gendarmes, médecins en hôpital) pose souvent problème à la production de fictions. Comment procédez-vous ?

Monique Jouy ►► Pour les lieux, nous avons un réseau relationnel important, ce qui nous facilite la tâche. Lorsque ce n'est pas chez des amis, je prends rendez-vous avec le propriétaire et lui présente le projet. Cela demande parfois beaucoup d'échanges avant d'avoir un accord. En ce qui concerne l'hôpital vu dans *Dilemme*, ce sont des amis médecins qui nous ouvrent les portes. Pour les gendarmes du film en cours de réalisation, je suis passé par un gendarme qui était intéressé par le projet et qui nous a

aidés. La négociation a duré plus de six mois et nous avons eu l'accord définitif dix jours avant le tournage.

L'Ecran ►► Les personnages sont généralement assez nombreux dans vos films, ce qui ne facilite pas l'organisation ni la mise en scène. Vous semblez faire appel régulièrement à quelques comédiens, comme Alain Lallier, Manuel Gilbert et Pascale Fialaire. Comment procédez-vous pour le casting, et comment vous préparez-vous avec les comédiens avant le tournage ?

Monique Jouy ►► Pour le casting, nous prenons en compte, en fonction du profil du personnage et l'importance du rôle, sa compétence, sa disponibilité et... ses exigences. Ce n'est pas facile en province, car il y a très peu de comédiens qui font du cinéma. Nous passons souvent par le réseau relationnel qui intègre des gens de théâtre. Pour la préparation, je commence par leur préciser qu'il faut oublier ce qu'ils font sur scène : exubérance dans le gestuel, le regard, la parole. Je leur explique qu'au cinéma tout vient de l'intérieur. Nous faisons plusieurs répétitions dont une 8 jours avant le tournage afin qu'ils intègrent bien leur personnage.

L'Ecran ►► Que vous apporte le club 3e Œil Angers où vous êtes adhérent, et quel est votre propre apport à son activité associative ?

Monique Jouy ►► Outre l'équipe technique qui vient du 3e Œil, ainsi que le prêt de matériel, le club nous apporte conseils et aide. Le club a une salle de projection qui nous permet de montrer les prémon-



Tournage de *Il y a toujours une solution*, à Ouarzazate.

tages et d'échanger afin d'arriver au montage final. De notre côté, suivant les demandes, nous participons aux tournages de documentaires ou fictions d'autres membres du club.

L'Ecran ►► Quelles sont vos attentes pour pouvoir progresser dans la réalisation d'un film ? Quels sont les points qui vous posent des difficultés dans l'organisation d'un film de fiction ?

Monique Jouy ►► Nous sommes à l'écoute des critiques constructives et ouverts aux rencontres avec des personnes plus compétentes que nous. Nous pensons qu'avec un budget plus important, nous pourrions résoudre de nombreux problèmes et améliorer la qualité de nos films. Nous sommes aussi en demande de conseils sur la post-production, notamment pour l'étalonnage des couleurs. Autre difficulté : trouver des musiques adaptées et libres de droit.

L'Ecran ►► La fiction *Il y a toujours une autre solution* a été tournée au sein d'un collège de Ouarzazate, au Maroc. Pouvez-vous nous éclairer sur le contexte particulier de cette production ?

Monique Jouy ►► La demande avait été faite par la direction de l'éducation régionale de Ouarzazate à un ami qui travaille dans l'humanitaire au Maroc et qui nous a transmis la demande. La demande était : le directeur du collège cherche des Français pour réaliser un film en langue française avec les élèves. Avec Claude, nous avons été huit jours à Ouarzazate où



Claude et Monique Jouy, à Ouarzazate.

nous avons été reçus par le directeur de l'éducation et le directeur du collège. Nous devions écrire un scénario, leur faire valider le projet et venir tourner à Ouarzazate, en nous précisant bien qu'ils n'avaient aucun moyen. En revenant en France, nous avons présenté la proposition à l'équipe technique en mentionnant que tous les frais étaient à notre charge, transport, hébergement, repas. Tout le monde a accepté l'aventure. Pour l'écriture du scénario, j'avais un référent qui donnait son accord ou non sur le projet. Il faut savoir que la génération des parents est restée dans une éducation patriarcale assez autoritaire, alors que les jeunes, avec la télévision et les réseaux sociaux, prennent des distances avec ce type d'éducation. La démarche était donc de réaliser un film qui permettrait de faire comprendre aux parents et aux jeunes que les conflits peuvent se résoudre sans violence. Au final, des enseignants sont allés dans différents collèges projeter le film en présence des parents et des jeunes, ce qui a permis d'engager des échanges sur le sujet. Le tournage s'est déroulé sur six jours. Ce fut une très belle expérience pour toute l'équipe, surtout qu'ils nous ont fait savoir que grâce au film, ils faisaient doucement évoluer les mentalités.

L'Ecran ►► Vous réalisez également des documentaires mettant en valeur le patrimoine historique de la région angevine, comme *Le Prieuré de Saint-Rémy de Varennes*. Vous pouvez aussi en jouer par des exercices d'expressions libres comme *La révolte des statues d'Angers* que l'on peut voir également sur votre chaîne YouTube. Une récréation entre deux fictions ?

Monique Jouy ►► Le film sur le prieuré de Saint-Rémy était une commande. Pour celui sur la révolte



Rencontres rassemble plusieurs comédiens fidèles comme Alain Lallier et Manuel Gilbert.

des statues, en tant qu'angevine de naissance, c'était mon envie de valoriser la ville. L'office du tourisme d'Angers utilise ce film pour faire découvrir la ville. Oui, avec ce genre de documentaires, nous nous faisons plaisir car l'organisation est moins lourde à porter qu'un tournage de fiction.

L'Ecran ►► Quel travail faites-vous pour la diffusion de vos films ?

Monique Jouy ►► Nous participons à différents concours, nous démarchons les petites salles de cinéma du Maine-et-Loire et de Bretagne.

L'Ecran ►► Deux années de contraintes sanitaires vous ont-ils freiné dans vos projets ou dans votre enthousiasme ? Quelle est l'actualité de Monique et Claude Jouy aujourd'hui ?

Monique Jouy ►► Cela nous a un peu freiné dans la mesure où nous avons reporté trois fois le tournage de *Dilemme*. Le plus ennuyeux est que nous finançons nos films grâce à des captations de spectacles et de concerts or, depuis deux ans, nous n'avons trouvé aucune opportunité. Cela dit, mon enthousiasme est toujours le même. Nous venons de boucler le tournage d'un film policier, *Meurtres à Audenin*. Le montage est en cours.

Propos recueillis par Ch.R.



Sur le tournage de *Dilemme*.

Jean-Claude Michineau, toujours à l'écoute du monde

A la fédération, on connaît depuis un certain temps le Jean-Claude Michineau président régional et depuis peu national. Mais notre cinéaste angevin est surtout un auteur de documentaires qui croque régulièrement des beaux portraits plein d'empathie ou qui se fait poil-à-gratter sur des questions sociétales. Sa carrière dans la presse l'a affûté dans l'écoute des opinions, en gardant un esprit ouvert, audacieux et exigeant.



Les sœurs de la perpétuelle indulgence.

L'Ecran ►► Comment êtes-vous arrivé à la réalisation de films ? Quelles en étaient les motivations et comment avez-vous appris à en faire ?

Jean-Claude Michineau ►► Très jeune je me suis intéressé au cinéma. Je me souviens que, gamin,

j'avais pu me procurer avec des bons Banania le « Cinébana » un projecteur pliable et repliable en carton et éclairé par une simple lampe de poche qui délivrait des images certes fixes mais qui me permettait d'élaborer des petits scénarios et de les proposer à mes copains du voisinage dans le garage de la maison

de mes parents à Angers. Ce n'est que beaucoup plus tard que, jeune journaliste à la rédaction du Maine Libre à La Flèche, j'ai pu acquérir une caméra d'occasion Bell et Howell avec laquelle j'ai réalisé des films familiaux. Quelques années plus tard, muté à la rédaction du *Courrier de l'Ouest* de Cholet, j'ai découvert le club local que présidait à l'époque Jean Lebastard. Et là, ce fut l'émerveillement de constater ce qu'il était possible de faire dire à l'image animée. Jean Gabaret, Gérard Rolland, Bernard Tubeuf (entre autres) et bien-sûr Jean Lebastard ont été mes mentors d'alors (années 1975-1982). Ceux qui m'ont inculqué avec poigne parfois, mais beaucoup de sympathie et d'amitié, les rudiments et les bases de la grammaire cinématographique.

L'Ecran ►► Comment découvrez-vous les personnages dont vous réalisez un portrait : hasard des rencontres ou recherche de personnages atypiques ?

Jean-Claude Michineau ►► En ce qui concerne mes personnages, rien n'est dû au hasard. Souvent la lecture des quotidiens régionaux me met sur une piste. L'amitié conservée après ma retraite avec les journalistes professionnels du terrain m'a souvent facilité la tâche en matière de contacts. Ensuite, c'est une question de feeling. Après une conversation téléphonique et avec l'habitude, je me rends très vite compte si le courant peut passer ou non. Pour l'intérêt du reportage, il est indispensable que le personnage central s'exprime avec facilité et que son discours soit original. Je m'astreins donc à une sélection rigoureuse et de nombreux sujets tombent à l'eau lorsqu'ils ne répondent pas à certains critères que je me fixe.

L'Ecran ►► Vos documentaires sont souvent construits en fonction des entretiens avec un « personnage



Ma gueule.

principal ». Ce qui peut sembler une facilité demande pourtant un travail préliminaire sur la confiance. Comment procédez-vous ?

Jean-Claude Michineau ►► Bien sûr, il ne s'agit pas, lors d'une première rencontre avec le personnage qui vous intéresse, de dégainer immédiatement caméra et micros. Le premier contact téléphonique est important, pour se présenter, donner une idée de la future construction du film, et ne rien cacher sur la destination du document. Je pense que mettre en avant son amateurisme éclairé et l'absence de tout aspect commercial ne peut que servir le projet présenté. Pour autant de telles précautions n'empêchent pas un refus après réflexion, même si c'est relativement rare. Le rendez-vous physique qui suit est également très important pour redire qui vous êtes, ce que vous souhaitez faire, dans quels délais et avec quels moyens. Mais pour autant, tout n'aboutit pas toujours...

L'Ecran ►► Quels matériels de tournage et de montage utilisez-vous ? Travaillez-vous seul ou êtes-vous accompagné à un moment ou à un autre durant la production (préparation, tournage, montage...) ?

Jean-Claude Michineau ►► Il m'arrive très souvent de tourner seul, mais aussi de faire appel à des cinéastes du club d'Angers ou de clubs voisins (Claude Benhammou pour *Comme en 40* ou Jean-Luc Jarousseau pour *Satan*). Pour la prise de son, j'ai bricolé une girafe indispensable à mes interviews. Elle supporte une perche que termine un micro canon XLR Sennheiser. L'enregistreur Tascam DR-60D me permet d'enregistrer un son de qualité indépendant de celui de la caméra. Concernant l'image,



La médecine sur une île : *Méd'Sein*.

j'utilise depuis longtemps une caméra Canon XF 100 à laquelle j'ajoute un micro Rode XLR pour une prise de son de sécurité. Je réalise également des images avec un Sony A7s, un plein format, qui permet de tourner en très basse lumière sans pixellisation de l'image. Mais mon grand plaisir reste le montage avec la complicité de Nicole qui vient de temps en temps y mettre son grain de sel dont je tiens compte. Ou pas.

L'Ecran ►► Votre ancienne activité professionnelle vous motive-t-elle à aborder des sujets liés à la liberté de la presse. Dans *Nono*, portrait d'un dessinateur caricaturiste, vous n'hésitez pas à donner la parole à des avis très opposés. Réaliser un document sur la liberté, c'est aussi rester à l'écoute de toutes les opinions ?

Jean-Claude Michineau ►► Bien évidemment, mes 35 ans de journalisme professionnel m'ont profondément inculqué les réflexes que j'applique dans mes réalisations cinématographiques. Par exemple la recherche d'un angle original pour construire un reportage qui suscite la controverse, ou le souci de donner la parole à tous les avis. Être à l'écoute de toutes les opinions est effectivement la base du métier et c'est aussi l'intérêt enrichissant de la rencontre que je perpétue à l'occasion de mes réalisations.

L'Ecran ►► *La parole du muet* est un document qui dénote par son originalité. Il commence comme un



Loulou à la sauce Michineau (La parole du muet).

simple portrait d'un artisan comme on en voit beaucoup à la fédération. Vous filmez Bernard Riobé, au départ simple accordeur de pianos, raconter comment il est venu par hasard dans le cinéma en accompagnant de façon improvisée la projection de films muets, et son succès qui a suivi. Mais surprise : au document vient s'intégrer une petite fiction façon films muets des années 1920, ponctuée de cartons de texte, que vous réalisez vous-même. Et vous poussez le clin d'œil cinéphilique en adaptant le fameux *Loulou* de G.W. Pabst ! Comment cette démarche s'est-elle construite ? Bernard Riobé a-t-il vraiment composé la musique de votre ludique adaptation du chef d'œuvre du célèbre cinéaste allemand, réalisé en 1929 ?



La réunion de *La petite marchande de piments*.

Jean-Claude Michineau ►► Dans *La parole du muet*, mon but était de mettre en valeur l'accordeur, mais surtout le pianiste autodidacte qu'était Bernard Riobé qui jouait tout d'oreille, sans avoir jamais pris un cours de musique. C'est donc pour mieux révéler ce don étonnant qu'il possédait que j'ai reconstitué quatre scènes du film de Pabst. Et c'était passionnant ! Sitôt ces scènes tournées et montées, je les ai présentées à Bernard qui les a visionnées une seule fois avant d'improviser en les revoyant sur l'écran de l'ordinateur portable posé sur le piano. Le moment était magique. L'assemblage fut ensuite facile puisque, bien évidemment, la musique correspondait parfaitement aux images. Lors du festival national de Bourges, j'avais espéré que Bernard Riobé puisse être salué par le prix de la meilleure musique originale. Malheureusement, il n'en fut rien...

L'Ecran ►► Plusieurs de vos films abordent de façon ludique des sujets liés à une sexualité décomplexée, comme le mouvement gay dans *Les sœurs de la perpétuelle indulgence* ou, comme dans *La petite marchande de piments*, les réunions de femmes sur le mode « Tupperware » où se sont des sextoys qui sont présentés et discutés. Votre motivation à aborder ces sujets est-il un encouragement à la découverte et à l'esprit d'ouverture ?

Jean-Claude Michineau ►► Est-il utile de préciser que *Les sœurs de la perpétuelle indulgence* n'ont pas reçu un accueil enthousiaste, notamment parce que la communauté catholique y a vu, à tort, une caricature des communautés religieuses. Pour ma part, j'ai passé des moments fabuleux avec ces sœurs atypiques qui accomplissent un magnifique travail social, en les suivant à Paris dans des endroits où, sans elles, je n'aurais jamais mis les pieds.



Satan.



Boloko.

La petite marchande de piments a, elle aussi, généré quelques rares réactions notamment féminines. Mais bien que je ne nourrisse aucune animosité envers les maréchaux-ferrants ou les fabricants de sabots, je ne me résous pas à réaliser des films sans aucun enjeu émotionnel ou qui n'entrent pas dans un univers inhabituel. L'inconfort d'une situation, l'approche des différences ne peut être qu'enrichissants et propice, effectivement, à l'ouverture d'esprit.

L'Ecran ►► Vous abordez la place des femmes également sous un angle plus dramatique. On peut citer *Satan*, portrait édifiant d'une femme, d'abord victime d'un homme pervers et violent, devenue militante contre les féminicides. Mais il y a surtout *Boloko*, votre documentaire sur l'excision, sans doute un sommet dans votre filmographie. Primé dans d'importants festivals, il est remarquable par la hauteur de point de vue que vous prenez et par sa rigueur documentaire. Comment êtes-vous arrivé à aborder ce délicat sujet ?

Jean-Claude Michineau ►► Nicole et moi avons beaucoup voyagé en Afrique subsaharienne (Sénégal, Côte d'Ivoire, Cameroun, Niger et Mali) autant de pays où les mutilations sexuelles que subissent les femmes sont courantes, à des degrés divers. Constatant que ces pratiques étaient relativement peu connues en France, j'avais depuis longtemps le sujet de l'excision en tête. Jusqu'à ce qu'à la lecture d'un article qui lui était consacré dans la presse et par l'intermédiaire d'un ami du club, j'ai pu avoir contact avec le médecin gynécologue Sébastien Madzou, spécialiste de la réparation de ces femmes victimes de mutilations sexuelles, qui a accepté l'interview avec grande gentillesse. Mes anciens contacts

professionnels avec la directrice de communication du CHU d'Angers m'ont ensuite permis de tourner au bloc opératoire. Des recherches personnelles m'ont ensuite conduit à contacter des femmes qui dans leurs interventions, vont plus loin que le simple témoignage puisqu'elle y ajoutent des éléments techniques mais aussi philosophiques. Au cœur de la gravité de ce sujet difficile, le chanteur de reggae malien Bafing Kul apporte la note sourire qui n'enlève rien au sérieux de son message. Du fait des situations géographiques des intervenants et de leurs disponibilités, le tournage du film m'a demandé deux ans.

L'Ecran ►► On pourrait vous taquiner en disant que vous vous laissez parfois aller à des « potacheries de seniors » que l'on trouve régulièrement dans nos concours régionaux, comme votre film minute *Créatures*. Un moment de détente ?

Jean-Claude Michineau ►► Lecteur assidu de *Charlie Hebdo*, j'apprécie particulièrement le ton et l'humour teinté d'un brin de provocation de cette publication. *Créatures* était effectivement un clin d'œil qui se voulait humoristique et auquel se sont prêtés avec beaucoup de patience et de gentillesse les trois protagonistes.

L'Ecran ►► La réalisation de films de fiction ne vous a jamais tenté ?



Découverte des abeilles de Lifou, en Nouvelle-Calédonie.

Jean-Claude Michineau ►► Si, bien sûr, et je n'y ai pas renoncé définitivement. Mais il s'agit d'un univers que je connais beaucoup moins et qui sort de mes compétences. Pour autant, avec le soif d'apprendre, j'espère pouvoir me lancer dans ce grand bain dès que j'en aurai l'inspiration.

L'Ecran ►► Quelle est l'actualité de Jean-Claude Michineau auteur aujourd'hui ?

Jean-Claude Michineau ►► Le cinéma avec les projets et la réalisation de films, la bonne marche de la FFCV qui occupe beaucoup de temps, la musique mais aussi et beaucoup les croisières au cours desquelles notre voilier *Canaille* nous transporte dans les endroits de rêve de la côte Atlantique.

Propos recueillis par Ch.R.



En compagnie du réalisateur Michel Ocelot (à gauche), président du jury au festival de Cabestany, le Grand Prix cat. amateurs et le Prix du public en 2015 pour *Boloko*.

Fraboulet - Lemarchand, quelque part entre Magritte et Beckett

Ceci n'est pas un *Cri*



Singularité de la mise en scène, superbe travail sur l'image, le son, le jeu : c'est un vrai petit bijou de film auto-produit qu'est *Le cri*, de Loig Fraboulet et Pierre-Manuel Lemarchand. Les deux co-auteurs cessonais ont livré aux dernières rencontres régionales Bretagne Pays de la Loire un *En attendant Godot* à la fois loufoque et rondement maîtrisé. Invraisemblablement privé de toute récompense et de sélection nationale, ce film représente pourtant les valeurs de ce que la fédération devrait être porteuse : l'audace, l'expérimentation narrative, une ouverture aux textes contemporains, et une maîtrise technique rarement vue dans les films de clubs.



L'Ecran ►► Quelle a été la réception de votre film *Le cri* aux rencontres régionales de l'UCCVO au printemps dernier ?

Pierre-Manuel Lemarchand ►► Notre président de club René Durox et d'autres membres qui ont apprécié le film nous avaient prévenus qu'il était peut-être trop étrange pour le public et le jury du concours régional. C'est vrai que nous avons constaté la perplexité du jury à Montjean. Déjà au sein du club de Cesson-Sévigné, certaines personnes nous avaient fait part de leur incompréhension devant le film. Donc on s'y attendait un peu, sans savoir quelle tournure cela prendrait. Mais nous avons eu aussi des réactions enthousiastes aussi bien à Montjean que dans le club.

Loig Fraboulet ►► Des spectateurs ont eu des réactions chaleureuses parce qu'ils ont été touchés par la poésie du film, alors que d'autres nous ont déclaré ne rien y comprendre. De notre point de vue, ce n'est pas un film qu'il est nécessaire de comprendre pour l'apprécier. La sensibilité dans ce film l'emporte sur une narration rationnelle.

L'Ecran ►► Alors que le doute subsiste durant tout le film, le générique de fin nous confirme que les deux personnages sont joués par le même comédien. Ce parti pris audacieux a dû nécessiter des prouesses techniques pour mettre en scène certains plans, mais aussi un gros travail sur la caractérisation (physique et psychologique) de deux personnages distincts. Le choix de faire parler un des personnages par une voix de fausset semble aller dans ce sens. Pouvez-vous

nous donner des précisions sur le travail effectué sur ce double rôle ?

Pierre-Manuel Lemarchand ►► Lorsque les deux personnages apparaissent dans le même plan, j'ai dû faire des cadres fixes pour pouvoir ensuite assembler les prises à l'aide de caches appliqués après le montage. Au tournage, Loig jouait un des personnages, en imaginant les déplacements de l'autre personnage et disant ses répliques dans sa tête pour respecter le timing. Puis il changeait de costume et faisait la même chose avec l'autre personnage. Je veillais au cadre que les deux personnages ne se croisent pas pour simplifier le travail sur les caches. Ils se croisent cependant volontairement quelques fois pour donner de la crédibilité à leur présence dans le même plan. C'est beaucoup plus long à faire car ça nécessite d'animer les caches de ces plans image par image.

Loig Fraboulet ►► Oui, l'acteur unique est mentionné dans le générique final du film, mais c'est normal qu'on se pose la question. J'étais déjà seul quand je jouais le même dialogue au théâtre, avant que le projet du film ne voie le jour. À cette époque, le confinement faisait rage, et la troupe dont nous faisons partie, Pierre-Manu et moi, pouvait rarement se réunir. Nous retrouvant chacun un peu seul avec nos textes respectifs, nous avons souvent travaillé chacun de notre côté. Pour ma part, j'ai eu l'idée de jouer les deux personnages en rajoutant une disparition qui n'est pas dans le texte original.

Je vivais donc déjà depuis un an avec les personnages au moment de ce film. J'ai été très sensible dans ce texte à la tension entre eux. C'est quelque chose de récurrent chez moi d'attacher beaucoup d'importance



à la dynamique de la relation entre les personnages. Au tournage, nous n'avons pas utilisé de marquages au sol parce que c'était trop compliqué avec les déplacements. J'ai utilisé mon intuition et mon sens de l'orientation. Matthieu paraît insouciant et confiant dans l'avenir, alors que Raymond est nerveux et inquiet. D'où ces voix, posée pour Matthieu, et montant vers l'hystérie de Raymond, qui incarnent leur différence d'appréciation de la situation qu'ils vivent. De même Matthieu est plutôt endormi, les mains dans les poches, traînant des pieds. Raymond fait plutôt de grands gestes, s'agite, et écarquille parfois les yeux. En ce qui concerne la partie technique, j'étais concerné par le jeu d'acteur évidemment, et chargé du montage dans son ensemble, mais pas des effets de caches. Lorsque j'ai monté, j'ai mis une prise en transparence par dessus l'autre pour pouvoir les synchroniser dans la timeline. Il y avait quelques petites erreurs de jeu au tournage, et j'ai dû légèrement accélérer ou ralentir une des deux prises (personne n'est parfait). Mais c'était heureusement assez rare. Le procédé de transparence m'a permis aussi de découvrir par hasard un effet intéressant : l'alternance des deux visages dans la nuit lorsqu'ils étaient éclairés par un gyrophare.

L'Écran ►► [Le choix du décor, maison perdue dans la campagne, participe beaucoup à l'atmosphère étrange du film. Choix ou opportunité ?](#)

Pierre-Manuel Lemarchand ►► Les deux ! Quand nous avons commencé les répétitions sur la terrasse de la maison de Loig, c'est une maison des années 70 entourée de végétation, un peu fatiguée et pleine d'objets entassés depuis des dizaines d'années, dont une impressionnante quantité de chaises, d'échelles et de vélos. J'ai eu envie d'employer ces objets du quotidien dans le décor pour donner à cette maison une sorte de vie propre qui en fait un personnage à part entière. Mais je trouvais que ça manquait un peu de mouvement, d'où l'idée des chutes. Au tournage, les chats de la maison se sont invités dans certains plans, au départ on les a gardés au montage car on trouvait ça intéressant. Après un visionnage au vidéo-club cessonçais, un adhérent, Julien Ralys, nous a suggéré d'ajouter davantage de plans avec les chats dans le film. On en a donc tourné d'autres à l'aide d'un sac de croquettes et de papouilles. En fait, notre façon d'aborder la mise en scène du film s'est faite en puisant des idées à partir des particularités du lieu dans lequel on tournait.

Loig Fraboulet ►► On a plein d'anecdotes tellement ce film a été une aventure. Mais on en a une particulière au sujet de la brume. On n'avait pas commencé le tournage et on était sorti dans le champ derrière la maison pour faire des essais. Là, un ami qui habitait chez moi brûlait des déchets végétaux qui faisaient une épaisse fumée. On a trouvé cela tellement



intéressant qu'on a décidé de tourner pour de bon. J'ai alors vite choisi des habits pour caractériser chaque personnage et c'était parti. Cette anecdote est représentative de notre processus de création sur ce projet. Un dialogue entre des phases de préparation intense, et d'opportunité qu'on a su saisir au vol. Je crois que les hasards, s'ils sont vraiment choisis et qu'on sait les exploiter, ont des forts potentiels de créativité.

D'autre part, je souhaitais que toute l'histoire se situe dans la maison, qu'elle soit un univers complexe, une sorte de labyrinthe qui serve de parcours initiatique. Même le flash-back qui ne se passe pas dans la maison, est provoqué par une scène à l'intérieur de celle-ci. Certaines pièces du sous-sol ont été transformées par les éclairages, les décors et les sons. Par exemple, le garage a été utilisé deux fois, sans qu'on reconnaisse ce lieu d'une scène à l'autre. Pour créer une diversité d'ambiances, on a cherché d'autres lieux, comme le bord d'un lac ou une cabane abandonnée.

L'Ecran ►► Vous osez des choix artistiques forts sur l'image, et ils sont impeccablement maîtrisés. Il y a ces scènes de brume, les intérieurs dans la cave en clair-obscur, et notamment cette scène où Mathieu sorti de la cave est saisi par la lumière du jour qui est fortement surexposée. Cette surexposition, véritable point de vue subjectif du personnage ébloui par la lumière, donne un effet de stylisation saisissante. Comment avez-vous travaillé la lumière sur ce film ?

Pierre-Manuel Lemarchand ►► Dans les décors extérieurs, nous avons utilisé la lumière naturelle, en ajoutant parfois une couche supplémentaire d'un élément déjà présent dans la réalité : ajouter de la brume en post-production à celle déjà présente au tournage, ou ajouter la lune dans le ciel. Lorsque

Matthieu se retrouve seul à l'intérieur de la maison, il y a un basculement de style de lumière et dans la façon de filmer. On a ajouté des sources de lumière qui n'ont a priori pas leur place dans les lieux filmés pour s'éloigner du réalisme. Pour rendre crédible les différents environnements que l'on traverse, j'ai cadré Matthieu en caméra à l'épaule. On a veillé à rendre les transitions aussi fluides que possible en faisant en sorte par exemple que l'ambiance lumineuse de chaque séquence apparaisse à la fin de la précédente.

L'Ecran ►► Le travail sur la bande son est d'une richesse remarquable. La post-synchronisation des dialogues est-elle un choix technique ou artistique ?

Pierre-Manuel Lemarchand ►► Les deux. Technique, car nous souhaitions avoir la possibilité de tourner une scène du jour au lendemain si nous avions une idée intéressante, sans avoir à demander à quelqu'un de se joindre à nous pour prendre le son au dernier moment. De cette contrainte a découlé une intention artistique : mettre les voix très en avant avec la post-synchro et enregistrer séparément chaque ambiance et bruitage pour composer une bande son comme une musique en dialogue avec les images. Les dialogues ont été enregistrés dans un cinéma, seul lieu qu'on ait trouvé pour ne pas avoir de sons parasites et quasiment pas d'échos. On connaît des techniques comme enregistrer dans une voiture, elle-même dans un garage. Ou sous une couverture. Mais cela ne fonctionne pas si on doit élever la voix, crier, ou éloigner le micro pour des effets sonores de mouvements.

Loig Fraboulet ►► Certains éléments du décor sont autant sonores que visuels, comme par exemple les roues de vélos dans la cave. Les sons de la foule dans

Je crois que les hasards, s'ils sont vraiment choisis
et qu'on sait les exploiter,
ont des forts potentiels de créativité.

la nuit, ou d'eau dans le sous-sol révèlent des objets hors champ. Nous avons aussi délibérément choisi d'éviter tout son de synthétiseur, et même toute musique. Il y a bien un musicien Yann Hapas dans le générique, mais c'est un jeu de mot. Il faut savoir que prononcé à la bretonne, cela se prononce "y'en n'a pas" (personne ne l'a relevé jusqu'ici).

L'Ecran ►► Comment avez-vous conçu les touches surréalistes du film ? On voit des chaises qui tombent du ciel, on entend la « respiration » de cette étrange maison, on se perd avec les personnages dans la topographie de ce lieu irréel et angoissant. Est-ce l'univers de Magritte qui entre en collision avec *Le cri de Munch* ? Sans doute avez-vous des références théâtrales ou cinématographiques qui vont ont guidé ?

Pierre-Manuel Lemarchand ►► Faire de la maison un lieu "vivant", je pense maintenant que ça me vient en bonne partie des films d'horreur que je regardais énormément au moment du tournage. On y croise souvent des lieux abandonnés, labyrinthiques, qui se transforment parfois, comme par exemple l'hôtel dans *The Shining* de Kubrick ou la maison de *The Haunting of Hill House* de Mike Flanagan. Notre maison est une cousine éloignée et un peu moins hostile que ces endroits torturés. Pour le travail sonore, on s'est inspiré de Jacques Tati : réenregistrer tous les bruitages et voix après le tournage pour pouvoir les mixer à notre guise. Pour le bruit de respiration de la maison, le déclic est venu d'un film d'Hayao Miyazaki, *Le Vent se Lève*, dans lequel certains bruitages sont faits avec la voix, notamment une scène de séisme qui commence par une grande expiration.

Loig Fraboulet ►► C'est en travaillant le texte pour la troupe de théâtre que petit à petit des images de films me sont venues. Je dis films avec un "s" car plusieurs versions ont émergé. Après coup, je me suis aperçu que cela s'apparente à *Exercices de style* de Raymond Queneau. *Le cri* est la première version de ce texte. J'ai déjà commencé à écrire une dizaine de versions, certaines très différentes des autres, et toutes ne verront sans doute pas le jour. Dans cette version, les deux personnages s'appellent Raymond et Matthieu, en référence à Raymond Queneau et Matei Visniec, l'auteur du texte. Évidemment j'ai pensé au *Cri* de Munch, mais pas à Magritte. Pourtant



Pierre-Manuel Lemarchand et Loig Fraboulet.

la référence de ce peintre est intéressante et pertinente. Du coup je me suis replongé un peu dans son œuvre. En plus, l'humour belge n'est pas pour me déplaire. Je me moque moi-même des personnages dans le film par auto-dérision, parce que je les trouve terriblement attachants. Je pense qu'il y a déjà de l'ironie bienveillante dans le texte de Visniec. Ce qui a pu me nourrir inconsciemment en y réfléchissant après coup, c'est *La trilogie des jumeaux* de Agota Kristof, qui est pour moi une œuvre monumentale. Je l'ai déjà lue deux fois et je la relirai certainement. La première partie de cette trilogie *Le grand cahier*, raconte la vie de deux jumeaux complices. À la fin, disparaît un des jumeaux et la seconde partie *La preuve* raconte la vie de celui qui est resté. Ils se retrouvent dans la troisième partie qui s'appelle *Le troisième mensonge*.

L'Ecran ►► Prendre ses aises avec la narration cinématographique traditionnelle comme vous l'avez fait demande déjà une solide connaissance de la mise en scène d'un récit classique. Peut-être la dramaturgie du théâtre vous a-t-elle été utile ? Comment vous êtes-vous formés au cinéma ?

Pierre-Manuel Lemarchand ►► Je réalise des courts-métrages depuis que j'ai 16 ans. Étant passionné par la technique, je me forme en bonne partie en autodidacte. Je me suis investi quelques années dans une association audiovisuelle étudiante à l'université de Rennes 2, Docabilly. J'ai ensuite fait un passage par l'INSAS à Bruxelles, une école de cinéma. Même si l'école elle-même ne me convenait pas, j'y ai fait un exercice de documentaire en



16 mm qui a été très formateur. J'ai ensuite participé à des courts-métrages de fiction sur lesquels j'ai beaucoup appris : *Tard sur le port* de Maël Diraison et *2002, Les Noirs les Blancs et les Arabes* de Dounya Miri et Lucie Rivoalen, deux projets sur lesquels j'ai été cadreur. J'ai aussi co-réalisé avec Emmanuel Piton un film expérimental en pellicule super 8 et 16 mm : *Fovéa*. Plus tard j'ai rencontré Loig, que j'ai pris comme acteur dans un de mes courts-métrages, *Coin Coin*. Quelques années après, Joël Guillaume m'a contacté pour me proposer de réaliser un scénario qu'il avait écrit sous l'impulsion d'un thème proposé par le club vidéo cessonais. Ça a donné le court-métrage *Un aller simple* (Prix de la fiction à Soulac 2021, NDIR) où Loig s'est occupé du son. Puis nous avons enchaîné avec *Le cri*. J'apprends aussi depuis quelques années à faire du dessin animé, technique que j'utilise dans mon prochain court-métrage.

Je suis entré au club avec Loig et Joël. C'est très motivant d'avoir un cadre où l'on peut montrer ce qu'on fait, en discuter, pouvoir se donner des coups de main et avoir la possibilité de diffuser nos films dans des salles de cinéma. C'est très précieux. Même si mon cœur m'amène naturellement vers la fiction, j'adore essayer d'autres formats : j'ai fait un journal vidéo de l'année 2020 et plusieurs correspondances vidéo. Et j'alimente régulièrement mon compte Instagram avec des plans que l'on peut regarder en boucle. Ce sont des moyens de m'ouvrir à d'autres façons de raconter, et de continuer à pratiquer la technique entre des projets de fiction ou de documentaire plus longs à mettre en place.

Loig Fraboulet ►► Je n'ai pas fait d'études littéraires ni artistiques mis à part un passage court en musique à la Sorbonne. J'ai plutôt une formation

technique et scientifique. C'est par amour pour les machines que je suis devenu projectionniste bénévole dans un cinéma associatif. Je m'occupais aussi de l'entretien. Puis j'ai intégré la commission de programmation qui choisit les films. Je me suis aussi mis à sélectionner les courts-métrages qui passent au début de chaque projection dans le cinéma. Tout cela était très formateur car je voyais beaucoup de films de différentes sortes. De plus j'adorais rentrer en contact avec des réalisateurs ou des producteurs dans mon secteur, autour de Rennes et plus largement en Bretagne. J'organisais des projections de leurs films chaque fois que je pouvais, ainsi que des ciné-concerts.

Plus tard j'ai eu envie de faire aussi moi-même des films. C'est là que j'ai rencontré Joël Guillaume. J'ai pu commencer à mettre les mains dans le cambouis et observer en même temps ce que les autres faisaient. Nous avons donc fondé un atelier pour se former à la création de films dans les locaux du cinéma où j'étais projectionniste. Au départ je n'y connaissais rien et n'avais aucun matériel, mais Joël avait déjà des notions et un caméscope. Ce qui était très intéressant, c'est que tous les participants à cet atelier remplissaient les différentes fonctions à tour de rôle : cadreur, preneur de son, acteur, scénariste, mais aussi direction d'acteurs, scripte, décor, accessoiriste, etc.

L'atelier nous a permis de rencontrer de nombreuses personnes, dont Pierre-Manuel. Quelques années plus tard nous avons atterri, Pierre-Manuel, Joël et moi, au club vidéo de Cesson-Sévigné. C'est un club vivant qui propose des formations diverses, prête du matériel, pratique la captation, fait venir des intervenants pour l'analyse filmique ou le maquillage par exemple. De plus, René Durox est encourageant sur



nos projets de film, il n'hésite pas à venir aider sur les tournages et donner des conseils au montage. Je me suis aperçu qu'il est très utile de montrer ses projets à d'autres personnes. Face aux remarques, on est obligé d'approfondir et de voir si son argumentaire tient la route. À une condition cependant : montrer sa production à quelqu'un qui est capable de comprendre le projet, et de ne pas imposer sa vision des choses.

L'Écran ►► [Faites-vous partie de la troupe de théâtre de Beignon que vous citez au générique ? Cette troupe joue-t-elle essentiellement du répertoire moderne ou d'avant-garde ?](#)

Pierre-Manuel Lemarchand ►► Je faisais encore partie de la troupe au moment du tournage du film, mais Loig l'avait déjà quittée pour des raisons d'horaires. Maintenant je l'ai quittée pour me consacrer à la réalisation de mes courts-métrages. La troupe de Beignon est une troupe récente qui a travaillé jusqu'ici uniquement sur le recueil de Visniec. Son travail se base beaucoup sur l'improvisation. Nous sommes toujours en contact avec l'animatrice Natalie Thobie-Slovackova dont les deux fils sont passionnés de cinéma et font des films. C'est elle qui nous a fait découvrir le texte.

L'Écran ►► [L'idée de l'adaptation du texte de Matei Visniec, *Voix dans le noir III*, inclus dans son recueil *Théâtre décomposé*, émane-t-elle de la troupe ?](#)

Loig Fraboulet ►► Pas du tout. L'idée m'est venue pendant que je travaillais la même scène dans sa version théâtrale. Elle était évidemment très différente du film puisqu'il n'y avait sur scène ni d'artifices ni décors à part une chaise. De plus le jeu est très différent selon qu'on soit sur scène ou devant une caméra. La réalisation du film *Le cri* devait être un petit exercice solitaire de cinéma sur un mois. Lorsque j'en ai parlé à Pierre-Manuel, nous avons complètement transformé le projet, et nous avons mis une année pour aboutir. Nous avons sollicité la troupe pour jouer les voix de la scène de foule dans la nuit. Le film a été projeté après une représentation théâtrale et très bien accueilli par la troupe et l'animatrice Natalie.

L'Écran ►► [Quelle place tenez-vous au club de Cesson-Sévigné ?](#)

Pierre-Manuel Lemarchand ►► Nous sommes simples adhérents. Mais j'ai remporté un prix de la fiction à Soulac l'année dernière avec *Un aller simple* et cette année nous avons présenté *Le cri* au régional. Nous participons tous les deux à d'autres films de réalisateurs au sein du Club Vidéo Cessonnois : *Eux* de Julien Le Louer, *Au revoir mon lapin* de Joël Guillaume, et *Moha* de Denis Mischler. Loig a aussi été sollicité pour participer au moyen métrage *Les trois jeunes filles* de Monique Jouy, du club vidéo le 3ème Œil d'Angers.

L'Écran ►► [Quelle est l'actualité de Pierre-Manuel et Loig aujourd'hui ?](#)

Pierre-Manuel Lemarchand ►► Je termine un court-métrage de fiction mêlant prise de vue réelle et animation : *Flutio*. J'avais tourné les images en prise de vue réelle il y a six ans. Puis je me suis mis à apprendre le dessin animé traditionnel, c'est-à-dire l'animation dessin par dessin d'un personnage, grâce à des livres et des tutoriels. Je l'intègre ensuite aux images filmées. La technique est similaire à celle utilisée dans *Qui veut la peau de Roger Rabbit*. En parallèle je prépare un documentaire sur mon père qui est sculpteur. C'est un projet qui me tient à cœur depuis longtemps, je veux filmer ses gestes au travail dans son atelier, et sa manière sereine de vivre de son art. Son atelier est un véritable décor qui s'est construit au fil du temps et qui m'inspire beaucoup.

Loig Fraboulet ►► Il s'agit d'une année particulière pour moi qui tourne beaucoup autour du son. J'ai participé à de nombreux films surtout en tant que preneur de son, et quelquefois comme acteur. Je me



suis retrouvé perchiste sur un film avec des professionnels, *De l'aube à l'aube* de Yann Gerven, actuellement en montage.

Je suis inscrit à une formation au documentaire avec l'association Passeurs d'images et de Sons de Sérent, située au sud de Ploermel. Nous devons réaliser un documentaire cette année d'une quinzaine de minutes. Le son est pour la première fois cette année la ligne conductrice. Il y a deux formateurs, Régis Blanchard, professionnel du documentaire et Daniel Deshays qui est un professionnel du son sous toutes ses formes : enregistrement de concerts, théâtre, cinéma, télé, etc. Il a été enseignant à la Femis. Daniel insiste sur les choix artistiques pour le son, ce qui est complètement absent de la formation actuelle de la FFCV qui est uniquement technique. Sinon je compte prendre part au film de club à Cesson-Sévigné prochainement. C'est un projet de film collectif ouvert à tous les membres du club, et initié par René Durox. J'écris aussi d'autres versions de *Voix dans le noir III* en espérant avoir le temps d'en réaliser une parmi les plus simples cette année.

Propos recueillis par Ch.R.

Le lien vers le film :
<https://vimeo.com/720263647>
 mot de passe : voix



Jurés amateurs : une crédibilité parfois introuvable

L'absence de distinction pour *Le cri* pose une fois de plus la question de la crédibilité des jurys dans les festivals amateurs et les concours régionaux. La découverte, souvent par hasard, de certaines pépites cinématographiques bloquées au niveau régional, illustre la grande difficulté pour les organisateurs à trouver des jurés qualifiés. Tout est « subjectif », nous dit-on ? Si tous les avis se valent, constituons des jurys de concierges et de touristes. Si j'étais juré d'un concours de patinage artistique, je pourrais certainement dire, à tel ou tel moment de la prestation, « *oh ça c'est beau* » ou « *ah ça c'est impressionnant* ». Mais je serais incapable d'argumenter au-delà. Je serais incapable d'aligner deux phrases pertinentes pour étayer mon jugement qui restera celui d'un Candido. Un nombre non négligeable de nos jurés en sont là, se réfugiant derrière l'appréciation de la « qualité des images ». Combien de réalisateurs de fiction digne de ce nom voit-on dans nos jurys ? Assez peu, je crois. Aujourd'hui, on continue d'attribuer des « prix de la meilleure image » pour des paysages touristiques, certes somptueux, du Myanmar par exemple, alors que c'est le travail sur l'image d'une fiction (celui sur *Le cri* est conséquent) qu'il faudrait honorer – encore faut-il être en mesure de prendre conscience de ce travail. Très souvent, le jugement sur nos films reste très scolaire. Pas étonnant : le plupart de nos films sont eux-mêmes très scolaires. Tant qu'on a affaire à des dictées d'école primaire, l'« évaluation » n'est pas compliquée, mais quand arrive soudainement un devoir de philo, on préfère rejeter que s'avouer dépassé. Une erreur commune est de croire un film réussi s'il y a zéro erreur formelle et/ou un gros travail technique. Or l'essentiel est invisible pour les yeux techniques. Dans notre monde du « cinéma de loisirs », mieux vaut ne pas être un Kandinsky, un Soulages ou un Magritte du cinéma. Lorsque « je ne comprends pas », il semblerait qu'il n'y ait aucune qualité technique ou artistique à y trouver. Pour détecter des vraies propositions de cinéma, comme c'est le cas pour *Le cri* — ou en Ile-de-France pour *Sans contact* de Philip Malca, par exemple —, le chemin semble encore long. Mais c'est le devoir d'exigence pour une fédération reconnue d'utilité publique d'y travailler.

Charles Ritter.

Dix jours de festivités à Quimper

Pleins feux sur le cinéma auto-produit grâce à Faltazi

Qui a dit que cinéma non-professionnel ne rimait pas avec audience, jeunesse et sens de la fête ? La 4e édition du festival du film auto-produit de Quimper s'est déroulé du 23 septembre au 2 octobre dernier. Projections, challenge Kino 48 heures, atelier de maquillage SFX, soirée ciné-théâtre d'impro, fest noz s'y sont succédés. De quoi s'en inspirer pour les clubs et les régions de la fédération. Qu'est-ce qu'on attend pour se rapprocher ?



Final du festival en apothéose avec la projection des Kino 48 heures réalisés par huit équipes.

Frédéric Fonseca est un homme heureux. Président de l'association Krouin (« Créer » en breton), il a réussi à attirer près d'un millier de personnes en dix jours aux diverses activités que proposait son « Faltazi » annuel. « *Toutes ces actions sur dix jours et en différents lieux, c'est très lourd à porter, après des mois de préparation, précise Frédéric. On réfléchit à réduire un peu la voilure pour l'an prochain, même si le succès fait un bien fou et booste nos actions* ».

Le Faltazi Festival 2022, c'était :

- une fest-noz au Faltazi Palace, en hommage à la salle Odet-Palace inaugurée en 1922. On y notait la présence de la petite-fille du fondateur, avec bal swing, acrobaties et autres animations
- une sélection de 11 courts-métrages « locaux », réalisés en Bretagne ou par des Bretons
- une soirée avec 10 courts-métrages « étudiants », issus de sections ou option cinéma
- une compétition de 17 courts-métrages primés dans des festivals nationaux
- un long-métrage auto-produit, *Heureux les Fêlés* de Robert Coudray, projeté au cinéma Katorza.

Huit équipes pour le Kino 48 heures !

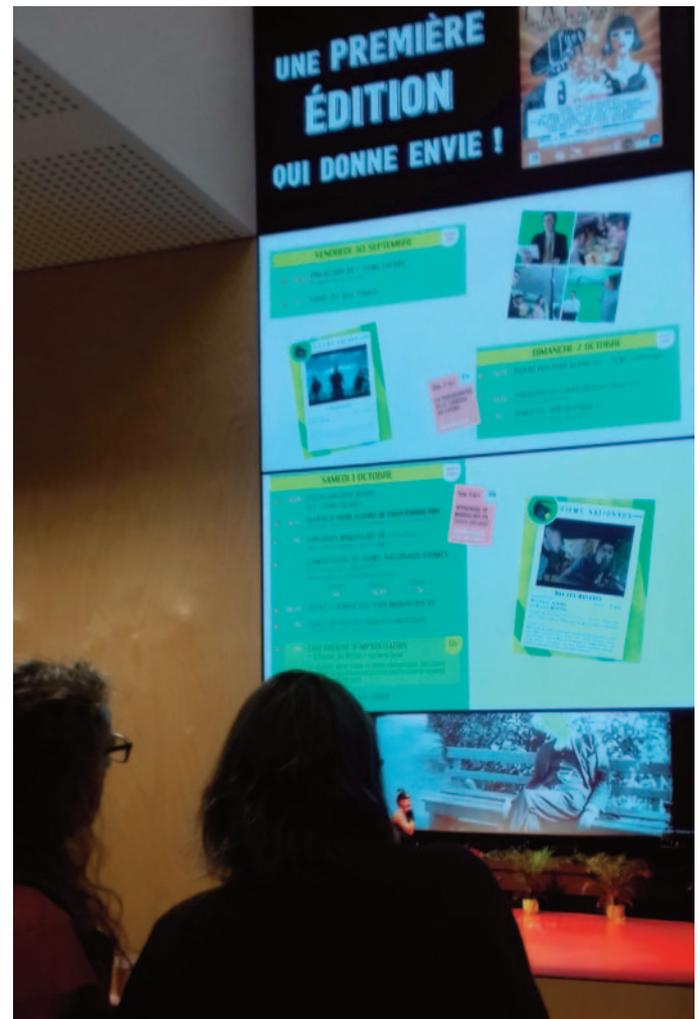
Et surtout, on a compté plus de 40 participants au Kino 48 heures, répartis en 8 équipes (thème : « Suivre le mouvement sans réfléchir » + contraintes : un flash-back et le chiffre 22). « *Les exercices Kino suscitent comme toujours beaucoup d'enthousiasme et d'excitation de la part des participants, qui passent leur nuit sans dormir dans cet exercice cinéma « contre la montre* », explique Frédéric. *Les huit films prévus – tous livrés à temps, parfois à la dernière minute ! – ont été projetés dimanche 2 octobre dans l'après-midi dans la salle comble des 200 places de la Salle des Congrès du Chapeau rouge. C'était un finish en apothéose pour le festival, dans une incroyable ambiance.* »

Concours maquillage SFX et atelier smartphone

En marge de ces projections était organisé un concours de maquillage SFX en quatre heures, suivi d'un défilé avec remise de prix, ainsi que des ateliers pratiques autour du cinéma destiné au grand public. La soirée ciné théâtre-d'improvisation



Frédéric Fonseca et le jeune "noyau dur" de l'organisation.



Voyages et regards

Jules Lambert à la rencontre du jazz à Cuba

Santa Amalia, l'autre « Social Club »

Après deux années de difficultés, en janvier 2022, Jules Lambert (Tontons & Cie) a enfin l'occasion de retrouver une *peña* mythique mais presque oubliée à Cuba où l'on danse le jazz depuis les années 1950. Notre cinéaste girondin amoureux de l'île a ramené de cette ancienne *esquina* un précieux et magnifique témoignage, *Santa Amalia Social club*, qui a obtenu le prix du reportage cette année à Soulac-sur-Mer.



L'Ecran ►► Par vos précédents films *De Bordeaux à Cuba, une aventure oubliée* et *Adios Commandante*, tous deux primés à Soulac ces dernières années, on connaît votre prédilection à nous parler de Cuba. Après l'évocation d'aspects

historiques et politiques de l'île, vous abordez ce que beaucoup considèrent comme étant l'âme du pays, à savoir la danse et la musique. Comment avez-vous découvert le club de danseurs de ce quartier de La Havane ?

Jules Lambert ►► Lors de mon dernier séjour à Cuba en 2018 pour réaliser *De Bordeaux à Cuba, une aventure oubliée*, j'ai tourné dans la ville de Cienfuegos, « patrie » du musicien Benny Moré considéré comme le plus grand interprète de la musique cubaine. D'où l'idée de faire un film musical avec un angle original hors des classiques rumba, mambo et autres rythmes exotiques. Après en avoir parlé à mes amis cubains, ils m'ont fait part que, dans la quartier de Santa Amalia à La Havane, il existait depuis plus de 70 ans une *peña* où l'on dansait le jazz. Dès mon retour, j'ai fait des recherches sur ce groupe de danseurs en collaboration avec mon « fixeur » qui a pris les contacts. Le montage du projet a duré deux années, car l'*esquina* avait été en partie détruite par un cyclone et le Covid passé par là...

L'Ecran ►► Vous mentionnez dans le générique Elisa Salz Rodriguez qui a été votre fixeuse à La Havane ? Pouvez-vous nous rappeler le rôle du fixeur pour ce type de reportage ?

Jules Lambert ►► Rien n'aurait pu être fait sans la collaboration d'Elisa. Le fixeur en terme journalistique est la personne sur place qui accompagne, sert d'intermédiaire et traducteur. Elisa est guide francophone de profession, sans travail depuis plus de deux ans pour cause de pandémie et de blocus. Pendant ces deux années, nous avons communiqué



Digna et la fixeuse Elisa.

pour mettre au point ce rendez-vous avec les danseurs. Elle a négocié avec la responsable Digna pour organiser notre rencontre au moment du Festival international de jazz de La Havane afin de rencontrer Bobby Carcassés, lui-même ancien de l'*esquina*. Tous nos contacts ont été fait par WhatsApp, le seul réseau à peu près fiable à Cuba.

L'Ecran ►► Contrairement au *Buena Vista Social Club* auquel le titre de votre film fait un clin d'œil, la musique jouée au club Santa Amalia n'est pas de la musique cubaine mais du jazz, du moins à l'origine. Peut-on dire que ces deux musiques se sont mélangées au cours du temps, ou existe-t-il toujours des « puristes » du jazz ?





Mercedes, fervente danseuse du club.

Jules Lambert ►► Cette particularité ici à Santa Amalia de ne danser que du jazz vient de la volonté de son créateur Gilberto Torres Diaz passionné de musique afro-américaine avec la mise en valeur du swing. Il existe le jazz afro-cubain inspiré du mambo avec comme chefs de file Bebo Valdés, Chucho Valdés et Bobby Carcasses. Le groupe de Santa Amalia a collaboré avec ces musiciens lors de festivals, mais toujours sur les rythmes des standards américains. On peut parler de « puristes » du jazz car comme le dit Mercedes : « nous, on ne dansait que le jazz traditionnel, le Bebop ou le Blues... ».

L'Ecran ►► On a du mal à imaginer, en voyant aujourd'hui l'ancienne épicerie en ruine, qu'elle a accueilli des stars du jazz comme Sarah Vaughan, Nat King Cole ou Dizzy Gillespie dans les années 1950. Vous intégrez dans votre film quelques



Elisa et Bobby Carcasses, avec Jules Lambert.

belles archives photos et cinéma. Comment s'est passé ce travail de documentation ?

Jules Lambert ►► N'ayant pas fait de repérage, ma surprise a été grande quand j'ai découvert les lieux. La mise en scène que je m'étais imaginée à travers les documents et illustrations s'effaçait, et il a fallu improviser et trouver un nouveau lieu. La chance a voulu que Digna récupère des archives vidéo du documentaire *Musica para vivir* tourné à l'esquina au début des années 2000 par Manuel Gutierrez Aragon. La captation a été laborieuse car les outils informatiques cubains ne font pas légion, mais à Cuba tout est possible avec de la patience et quelques pesos... Pour les photos, Olga avait l'album souvenir de son mari où était rassemblée l'histoire des danseurs depuis sa création début 1950.

L'Ecran ►► Vous évoquez la période après la révolution castriste où le jazz américain était considéré comme une « pollution idéologique », fragilisant les activités du club. Comment expliquer que le jazz, qui est à l'origine la musique des esclaves noirs d'Amérique, ait pu être banni par le régime castriste en principe du côté des opprimés ?

Jules Lambert ►► A cette question on m'a répondu que ce n'était pas la musique qui était subversive mais son origine, celle du pays de l'oncle Sam ! Tout ce qui venait de l'Amérique était banni idéologiquement. Il se dit que la bienveillance accordée par les révolutionnaires venait de Castro lui-même car pas insensible au swing...

L'Ecran ►► Vous avez rencontré des personnes étonnantes qui témoignent avec enthousiasme de la glorieuse époque de ce club de jazz cubain, comme Olga Torres Diaz, l'épouse du fondateur, aujourd'hui âgée de 96 ans, qui persiste à vivre dans cette maison fortement délabrée. Comment se sont passées ces rencontres ?

Jules Lambert ►► Grâce à Elisa et sa préparation en amont, le tournage a pu se faire dans les meilleures conditions malgré les improvisations, les conditions sanitaires et la situation économique



L'épouse du fondateur, 96 ans.

catastrophique du pays. Tous les intervenants ont été enthousiasmés de participer à ce tournage, les danseurs (ce qui en restait) se retrouvaient après deux années sans danser. Pendant ces quatre jours, j'ai découvert que la *peña* fondée il y a 70 ans n'avait rien perdu de son identité et de l'esprit voulu par Gilberto Torres : créer par la danse et la musique un lien social dans ce quartier populaire. Olga a retrouvé le temps d'un jour l'ambiance des plus beaux moments de l'*esquina* du jazz. Aujourd'hui, il ne reste plus que dix danseurs car les jeunes ne sont pas intéressés par ce genre de musique. Digna a du mal à recruter pour continuer à faire perdurer cette tradition liée à ce quartier populaire de La Havane.

L'Ecran ►► Votre équipe était constituée de combien de personnes, et avec quel matériel avez-vous tourné ?

Jules Lambert ►► Le reportage a été tourné en quatre jours avec mon complice Bernard Bonnin de Tontons et Cie qui a supervisé les interviews et fait la voix du commentaire. Sur place avec Elisa, j'avais un couple d'amis français qui nous a aidés

à la traduction et participé au tournage et aux interviews. Quand au matériel utilisé, un caméscope numérique Handycam Sony, une caméra DJI Pocket, un Zoom, une unité de micros HF Rode et micro perche. Le montage avec doublage et étalonnage a nécessité un bon mois.

L'Ecran ►► Dans une séquence très émouvante, on découvre qu'un groupe de danseurs perpétue la tradition du club de jazz des décennies plus tard.



L'*esquina* aujourd'hui, où vit toujours Olga Torres Diaz.

Il s'y dégage une atmosphère de générosité et d'humanité remarquables. L'esprit du Santa Amalia... *para siempre* ?

Jules Lambert ►► Il existe un « esprit Santa Amalia ». Les danseurs sont les seigneurs du troisième âge, frais et joyeux réunis autour de la danse et de la musique américaine depuis plus d'un demi-siècle. Ce sont les derniers témoins d'un passé à la fois heureux et douloureux, restés fidèles et soudés à ce genre de musique intemporelle venue d'ailleurs. Malheureusement l'âme de ce quartier va disparaître avec Olga, comme a déjà disparu l'*esquina* et cela malgré Digna qui veut encore y croire. Si les anciens se battent pour entretenir les traditions du passé, la jeune génération de Cubains se bat, elle, pour un nouveau présent. Affaire à suivre...

Propos recueillis par Ch.R.



Ambiance à l'*esquina* à sa glorieuse époque.



SoulaCritiques

Hélène Linard



Confinement intime

d'Olivier Salazar

La grande originalité de ce film réside dans son dispositif scénique et forcément dans son très délicat travail de réalisation qui y a conduit. L'image reproduit une visioconférence du type Zoom où neuf (!) personnages se partagent l'écran, dialoguent, s'invectivent, expriment leurs angoisses, leur cynisme, etc. Un condensé de monde moderne marqué par les confinements, chacun devant ses écrans, chacun dans sa bulle numérique.

Différentes intrigues se dévoilent, les personnages prennent vie, et le spectateur s'attache rapidement à l'un, se fiche de l'autre, compatit à un troisième. On y trouve de nombreux clins d'œil amusants, parmi lesquels une incrustation d'une émission de télé-réalité bien connue. Cependant, le jeu des acteurs est très inégal et trop d'intrigues tuent l'intrigue. Entre trahison, mensonge, arnaque, schizophrénie, complotisme et Vaudeville, peut-être les auteurs ont-ils été trop gourmands. La longueur du film (20 minutes) nous perd un peu en cours de route, d'autant plus qu'il n'y a pas d'évolution dans le rythme et dans l'intensité dramatique. C'est en cela que le *split screen* sur toute la longueur du film s'avère peut-être un piège. Bravo en tout cas pour cette expérience filmique post-Covid qui en dit long sur nous-mêmes.



La Samar, une rénovation haute couture

de Guy Busseuil

Un très bon documentaire avec un travail important de recherche sur la partie historique qui est fort intéressante. Elle plante le décor et est illustrée par des documents de l'époque et des extraits de publicité. Certains pourraient parler de diaporamas à l'intérieur d'un film mais le montage est de qualité et alterne documents

historiques et prise de vues du magasin, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, d'une belle qualité. La voix off est posée et le texte est bien écrit, quoiqu'assez didactique. Peut-être des interviews de clients ou de vendeurs auraient-ils donné un peu plus de rythme et auraient mis moins le spectateur à distance, car il se dégage une certaine lenteur accentuée par la musique et par l'intonation de la voix du narrateur. En tout cas bravo : ce film m'a donné envie d'aller visiter la Samaritaine, et mes voisins de cinéma ont eu cette même envie ! N'est-ce pas le but d'un documentaire que d'en connaître un peu plus et d'aller voir sur place ?



Nanas

d'Alice de Bouëxic

Un film plein de fraîcheur et de rythme jouant sur un quiproquo, ponctué par une musique dynamique. Une succession de réactions de jeunes femmes interviewées nous entraîne vers une fausse piste, accentuée par les incrustations des questions très orientées, le vrai sujet ne se dévoilant qu'à la fin. La dramaturgie de ce dispositif est originale et le montage bien rythmé. Le choix d'avoir choisi un fond noir est judicieux, il nous

focalise sur le dispositif des interviews à la façon de parole d'experts que l'on peut voir en plateau studio TV ou documentaire. La présentation des actrices au début et le making of illustrent ce plaisir qu'ont eu ces jeunes réalisateurs, ressenti par les spectateurs en rajoutant un plus qui démystifie le sujet. Les personnages sont attachants et « l'intervieweur » détestable à souhait ! Traiter d'un tel sujet que sont les tampons sous cette forme humoristique est une prouesse et tellement amusant. Bravo à ces jeunes qui osent traiter et parler avec humour d'un sujet bien souvent tabou !



L'écluse à Métriau

de Michèle et Jean-Luc Jarousseau

Un documentaire instructif sur la rénovation d'une écluse à poissons en Loire Atlantique. Le réalisateur a voulu nous montrer toutes les étapes de cette rénovation qui a mobilisé un groupe d'une centaine de personnes de 2017 à 2021. S'il est fort intéressant d'assister à toute la progression d'un projet, ce parti pris peut produire un effet de répétition, comme l'illustrent pas moins de sept séquences de courageux

hommes soulevant des pierres. Les interviews, spontanées et prises en situation, parfois longues et un peu trop dans l'anecdotique, humanisent toutefois le documentaire et rendent les personnages attachants. Les prises de vues sont de qualité et variées malgré le sujet peu cinégénique. Peut-être que le sujet aurait-il mérité d'être synthétisé pour éviter 16 minutes qui peuvent paraître un peu longues. Il n'en reste pas moins que ce documentaire nous démontre que pour faire aboutir un projet, il faut du courage, de la ténacité et de la solidarité : c'est sans doute le principal message de ce beau témoignage.

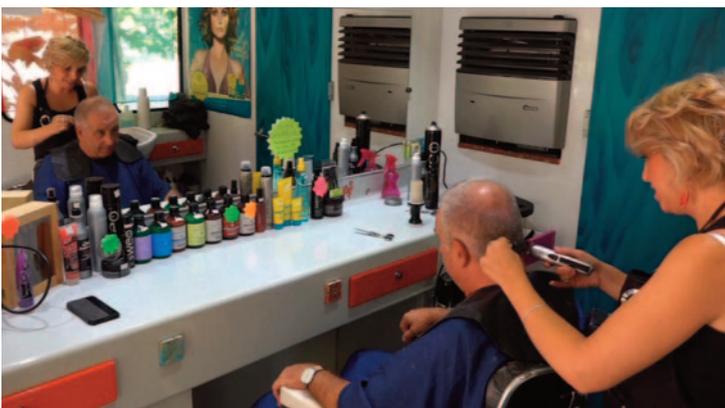


Pas touche

de Florent Lidin

Un sujet difficile à traiter sur la maltraitance des enfants sans tomber dans le pathos. Tout se joue sur l'ambiguïté du discours et des scènes qui prêtent à confusion et jouent sur nos propres interprétations. Les acteurs jouent juste et contribuent à créer de l'émotion. Les différents plans sont soignés, les prises de vues variées et les images de qualité. Le choix de ne pas avoir mis de musique sur une bande son qui n'introduit

que les bruits du quotidien, les dialogues et les silences sert bien la dramaturgie. Je n'y mettrai qu'un seul bémol : le téléphone, anachronique, met en décalage le scénario avec notre époque. Quel est le sens de ce parti pris ? Le montage est rythmé et, le cas est trop rare pour ne pas être signalé, juste percutant. J'ai beaucoup aimé mes voisins qui traitaient de « salaud » l'oncle durant le film et qui, comme nous tous, ont compris que le « salaud » n'était pas celui que nous croyions ! Bravo au scénariste et à la mise en scène où jusqu'au bout, rien n'est révélé. Je l'avoue, c'est mon coup de cœur.



Le salon de Florence

de Joël Sentenac

Un documentaire sur le quotidien d'une coiffeuse itinérante en camping-car aménagé dans le milieu rural. Les personnages sont attachants, et le dispositif qui consiste à faire des clients les intervieweurs du personnage principal est intéressant et amusant. Il n'en reste pas moins que le scénario semble peut-être manquer de construction. Nous découvrons, certes, le quotidien de cette coiffeuse, mais à travers le défilé de ses clients et des villages qu'elle traverse.

Les plans de coupe ne m'ont pas semblé toujours judicieux. Peut-être aurait-il fallu donner un peu plus de rythme à ce reportage de 13 minutes, assez répétitif par des interviews et des situations quelque peu similaires. Toutefois, le film est un témoignage de la vie de la campagne, du courage de ces femmes ou de ces hommes qui permettent que les villages ne meurent pas en apportant le petit « plus » des villes ! Bravo pour avoir osé prendre le risque de ne pas trop faire « jouer » les personnages mais juste de les montrer en situation du quotidien de la vraie vie.



J'ai eu 20 ans à Auschwitz-Birkenau de Michel Snurawa

Un documentaire avec un réalisateur qui a choisi comme parti pris de laisser la parole à une narratrice dont le témoignage est poignant sur sa vie et sa survie à Auschwitz-Birkenau. Le choix de plans fixes rapprochés crée une intimité avec le spectateur. Cette femme nous raconte sa vie comme si nous étions un ou une de ses proches. Après un certain temps apparaissent des

incrustations de documents de l'époque et quelques propos de l'intervieweur qui relancent la narration. Mais le montage est globalement assez haché, avec des raccords peu maîtrisés, des images floues et des incrustations assez aléatoires de documents historiques qui nous éloigne peut-être de l'émotion ressentie, en nous replaçant dans une construction de documentaire traditionnel, dans lequel serait intégré ce témoignage. Il n'en reste pas moins que les paroles de cette humble femme doit rester dans nos mémoires pour ne pas réitérer ces horreurs. Merci à l'auteur de ce documentaire d'y contribuer.



Matin brun de Guy Basterreix

Un film d'animation porteur d'un message sur le risque du totalitarisme. Le graphisme mélange audacieusement plusieurs techniques, et les mouvements sont élégants et fluides. Les avis peuvent s'opposer sur les incrustations de texte qui ponctuent l'histoire à la façon des films muets. Sans le texte, on ne comprend pas l'histoire, d'autant plus que le lien entre les chiens devenus bruns et le monde des hommes peut laisser

dubitatif. L'auteur, qui n'ajoute aucun bruitage sur la bande son, semble faire trop facilement confiance à la seule musique, lancinante et lourdement signifiante ici, du fameux *Adagio* de Samuel Barber, célèbre depuis son utilisation dans *Elephant man* de David Lynch. Le « Diable » de la dictature qui traverse comme un spectre les tableaux est véritablement inquiétant, et le paysage urbain du tableau final, fait de sentinelles brunes sur le toit des immeubles, apporte une touche graphique définitivement pessimiste. Le lien de ce petit « 1984 » avec la guerre en Ukraine pose question quant à sa pertinence. Le rapprochement avec l'actualité n'est en tout cas pas inutile et pourra prêter à débat.

Hélène Linard est enseignante. Adhérente au club Orléans Image, elle participe aux productions de l'association sur différents postes. Elle a plusieurs expériences de jurée, tant à la fédération (festival régional ; Ciné en Courts à Soulac) que dans les festivals indépendants. Bienvenue à elle dans le comité de rédaction de notre revue.

Réflexions et découvertes

Christine Rey, Claude Balny, Louise Dellerman

Festivals : un “après-Soulac” très fourni

DiViPassion Athis-Mons, Le Francilien, Cap sur Court Voreppe et le nouvel Open Les Pennes-Mirabeau : les festivals organisés par les clubs de la fédération ce dernier trimestre ont permis aux auteurs “maison” d’être mis à l’honneur au sein de programmations souvent de très grande qualité.



Repas en commun au festival DiViPassion à Athis-Mons, où les réalisateurs étaient invités. Des beaux moments d’échange, de découverte et de convivialité entre jeunes auteurs et “anciens de la fédé”.

Parmi les pros à Athis-Mons



Ils avaient de la chance, les auteurs de la fédération sélectionnés au festival DiViPassion. Leurs films ont eu droit à une porte d'entrée à eux, sans être mis en concurrence par les excellentes productions professionnelles arrivant par la plateforme FilmFreeWay. L'obligation aux auteurs d'être présents et les frais d'inscription ont certes limité le nombre de films inscrits via la plateforme, mais la cinquantaine de films soumis à la présélection étaient tous d'un grand intérêt, d'une belle diversité et d'une parfaite maîtrise formelle. Ce fut difficile aux sélectionneurs de faire un choix. Les amateurs ont beaucoup à apprendre à se confronter à ces productions-là.

Les 28 films en compétition ont été évalués par un jury présidé par un grand nom de l'image, Jean-Yves de Lépinay, documentariste, formateur, enseignant et anciennement directeur des programmes au Forum des images à Paris. Une soixantaine de personnes ont pu découvrir les 17 fictions, 7 documentaires et 4 animations dans la salle de cinéma Lino

Ventura, ce 12 novembre. Les repas en commun, préparés par un groupe de bénévoles, ont été servis comme les années précédentes dans le réfectoire d'une salle paroissiale ouvertes aux associations, à proximité. Des représentants roumains de la ville jumelée de Sinaïa avaient fait le déplacement, l'une d'elle était au jury.

Il faut saluer le festival de DiViPassion pour sa volonté d'intégrer dans sa programmation quelques films produits par les auteurs de la fédération, hors parcours FilmFreeWay. Ce n'est pas le cas de certains festivals de nos clubs qui n'ont jamais intégré de films d'adhérents d'une fédération à laquelle ils sont pourtant affiliés. Ces festivals constituent pourtant un levier important pour la communication externe de notre riche production. ●



Jean-Yves de Lépinay, directeur du Forum des images à Paris (à droite) en compagnie de Pierre Marchal (organisation).

On garde le Cap sur le Court à Voreppe

Il s'agissait de trois auteurs de la fédération à avoir été sélectionnés cette année au festival Cap sur le Court : Jules Lambert avec *Santa Amalia Social Club*, Yves Esnault avec *Symphonie en fadaïses majeures* et Joël Sentenac avec *Les forçats du lac*.

Jean-Luc Verjat, co-organisateur du festival avec Bernard Ferrand et Robin Viale, s'est réjoui des 80 entrées de cette journée, chiffre très correct par rapport aux autres années. Le bémol vient du fait que seuls quatre réalisateurs étaient présents cette année pour 12 films en concours. Les organisateurs s'interrogent sur cette étonnante désaffection cette année. Il est probable que le gros festival FIFAVA d'Anglet du 18 au 20 octobre, fort de 300 films amateurs et pros sur trois jours, ait "aspiré" plusieurs réalisateurs.

Jean-Luc Verjat a noté de bons retours des spectateurs qui apprécient le programme éclectique et le format de durée des projections. Cette année, l'organisation avait renoué avec un buffet au chaud, dans la salle en face du cinéma pour poursuivre les échanges. Un buffet debout (et non assis comme les années précédentes) permettait de favoriser le dialogue. Nos jeunes, du jury notamment, ont assuré spontanément une belle animation de fin de soirée par des danses et chants. Le groupe Éducation à l'image fonctionne toujours très bien avec un petit noyau de mordus qui ont présenté quatre belles réalisations en première partie de Cap sur le Court.

Rappelons que les jeunes de la MJC de Voreppe présentent régulièrement un film à Ciné en courts, cette année avec *Corporation* (compliments du jury) comme l'an passé avec *La peste et le corona* (prix jeunes espoirs). La jeune Mila Marion, actrice dans ces deux films et animatrice du festival de Voreppe, avait été sollicitée pour être jurée au Fédé Open Festival. Faire confiance à la jeunesse devient nécessaire, voire urgent à la fédération. ●

Projet Éducation à l'image à Voreppe

A l'heure du "tout image", sensibiliser les plus jeunes, leur apprendre à décrypter et porter un regard critique sur les images, est un véritable enjeu de citoyenneté. Les ados naviguent sans boussole. En cette période trouble et confuse d'une transition numérique, il n'est pas évident de trouver sa posture face au virtuel. Beaucoup d'informations émanent du web, pas toujours fiables. L'éducateur à l'image est ici pour aiguiller ces jeunes car ils n'ont pas tous les codes pour appréhender ces nouvelles distractions numériques. La MJC Maison Pour Tous de Voreppe a choisi de développer le projet « éducation à l'image » à destination des 12-25 ans. Il concerne l'ensemble des arts visuels : vidéo, photo, multimédia, dessin, peinture, art plastique. Cette action s'envisage sous la forme d'une activité régulière avec la possibilité de la ponctuer de stages et de projets ciblés. (Interventions dans les écoles primaires, collège, et lycée). Durant chaque période de vacances scolaire, une semaine d'atelier de réalisation court métrage est proposé au sein de la Maison des Jeunes de Voreppe. L'occasion pour ces vidéastes en herbe de découvrir tous les corps de métiers du cinéma. De l'écriture au montage vidéo en passant par les techniques de prise de vue et de jeu d'acteur. <https://mjc-voreppe.fr/videos/>

Robin Viale, animateur éducation à l'image à la MJC de Voreppe



La grande originalité du festival : le jury de jeunes qui émane du projet Éducation à l'image.

(photo Patrice Rigaux)

Première réussie pour l'Open aux Pennes-Mirabeau



Les clubs A2PV (Association Pennoise Production Vidéo) et Ciné Travelling Marseille ont organisé conjointement un premier festival cinéma, l'Open Mirabeau, le 15 octobre dernier. Ce sont 40 films, tous de facture professionnelle, qui ont été projetés dans d'excellentes conditions dans une des salles du multiplexe Pathé Plan-de-Campagne, au nord de Marseille. La moitié des réalisateurs en compétition s'étaient déplacés et ont pu échanger avec un public de curieux peu habitués à visionner des courts-métrages sur grand écran. « On a compté environ 200 passages de personnes dans la journée, explique Vito Caracci, organisateur du festival. Si nous n'avions pas été en pleine crise d'approvisionnement de carburant, il y en aurait eu bien davantage. Mais le bilan est très positif pour une première, nous avons eu la pleine confiance de nos partenaires et surtout de la direction du multiplexe ». Deux films d'adhérents de la fédération étaient sélectionnés, *Deux élégantes dans le parc du château* de Charles Ritter et *Un peignoir pour deux* de Thierry Knoll. Un apéritif dînatoire a clôturé la journée dans un salon privé du multiplexe. ●



Les coulisses d'une captation

Enregistrer une violoniste virtuose

Il faisait froid ce dimanche après-midi d'avril 2022 dans l'église Saint Roch, une bâtisse néogothique construite au XIXe siècle dans le centre-ville de Montpellier.

En 1854, alors que des épidémies de choléra frappent les villes voisines, Montpellier est épargnée par la maladie. Le vœu est alors émis de bâtir une nouvelle église dédiée à Saint Roch, protecteur de la peste, patron des pèlerins et vénéré depuis le moyen âge par les Montpelliérains.

Nous sommes seuls dans l'église : une violoniste, un preneur de son, et un cameraman. Que faisons-nous enfermés dans ce lieu saint dont la musicienne possède la clé ? Pour filmer les œuvres d'art qui s'y trouvent ? Pour se recueillir sur la châsse reliquaire de Saint Roch ? Non, nous faisons du cinéma pour enregistrer les musiques d'une conférence.

En effet, dans le cadre des missions de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, des conférences culturelles sont régulièrement données, ouvertes à tous les publics. Début décembre 2021, une académicienne, Gemma Durand, médecin gynécologue et écrivaine, a donné un récit dans la salle Rabelais, au cœur de la ville, sur *Un impossible à dire*, concernant *La transmission silencieuse des barbaries du XXe siècle à la troisième génération*. C'est une réflexion sur les guerres, prenant comme base la propre famille catalane de la conférencière. Cette réflexion était prémonitoire au regard de ce qui se passe près de chez nous, depuis février.

De manière à renforcer son discours, Gemma Durand avait demandé à Dorota Anderszewska, membre correspondant de l'Académie, mais surtout premier violon solo super-soliste à l'Orchestre National de la ville, d'illustrer musicalement la narration de ces tragédies.

Les morceaux choisis allaient du *largo BWV 1056* de Bach à *La liste de Schindler* de John Williams, en passant par des morceaux d'Ernest Bloch, Félix Mendelssohn, Pau Casals et Jules Massenet.

La conférence et les extraits musicaux furent initialement filmés par Claude Balny (académicien en charge des captations vidéo), en direct, dans la salle de conférence.



Soucieux du rendu sonore, au cours d'essais, Gemma, Dorota et Claude avaient exploré tous les endroits de la salle pour placer au mieux la violoniste de manière à donner un rendu sonore au plus près de ce qu'il aurait pu être dans une salle de concert, alors que la sonorisation de la salle Rabelais est ajustée pour la diffusion de la parole, et non de la musique.

La conférence a eu lieu comme prévu, la parole et le son enregistrés à l'aide d'une simple caméra Full HD Panasonic équipée d'un micro cardioïde. Si le dire fut correctement reproduit, il n'en a pas été de même pour les morceaux joués au violon, pratiquement inaudibles, au point que nous n'avons pas voulu les faire entendre à Dorota, la musicienne.

Il fut décidé de réaliser une post synchronisation avec de nouveaux enregistrements et nous avons fait appel à Gilles Monod, alors président du CAMAP et bien équipé en matériels de prise de son, pour nous aider. Un premier repérage (Dorota, Gilles et Claude) avec essais fut entrepris dans l'église Saint Roch, lieu que Dorota connaît bien pour



y avoir donné plusieurs concerts, église appréciée pour ses qualités acoustiques et sa tranquillité, à condition d'y aller un dimanche après-midi, moment de fermeture au public de ce lieu toujours dédié au culte. L'avant du chœur fut le meilleur endroit et le jour de l'enregistrement, nous avons placé un fond noir devant le maître-autel pour, à la fois, le masquer, et amortir d'éventuelles réflexions sonores.

Après discussions, essais, écoutes, ajustement de la position des micros, l'enregistrement put débuter, avec simultanément une prise d'images et une prise de son. Pas d'éclairages particuliers, la lumière existante était satisfaisante, confidentielle comme l'imposait la thématique de la conférence et favorable à l'ajustement post synchronisé qu'il allait falloir faire pour harmoniser les images prises lors de la conférence et celles de la violoniste enregistrées dans l'église.

Le système d'enregistrement sonore proposé par Gilles se composait d'un micro canon Sennheiser MKH 416 pointant sur l'instrument, non pas de près comme conventionnellement pour sa précision, mais après tests, de plus loin selon la volonté de Dorota qui voulait faire ressortir la sonorité du violon (très ancien et de grande facture) dans l'espace de l'église et non pas trop accompagnée de ses bruits de corde, frottis, etc. pendant les nuances pianissimo. Un kit stéréo Neumann 140 complétait la prise de son pour élargir le champ en ORTF et rapporter le plus fidèlement possible juste ce qu'il fallait de profondeur acoustique inhérente à l'édifice majestueux.

Plusieurs prises ont été nécessaires et nous avons une pensée émue pour Dorota qui, pour chaque prise, devait

enlever son manteau pour paraître en robe de scène, décolletée, alors que la température baissait avec le jour. Les exigences musicales de Dorota, violoniste virtuose sont tout à fait justifiées, car il en va de sa réputation professionnelle. Les échanges entre l'artiste et les techniciens (preneur de son, cameraman) se sont révélés faciles et constructifs. Pour qu'il y ait échanges, il faut que chacun adapte son dialogue technique, et, par-delà, son vocabulaire. Ce fut, en fait, la richesse de l'expérience qui a mis à rude épreuve la patience des uns et des autres.

Le film de plus d'une heure est monté, après les dialogues entre Dorota, Gilles, Claude et Gemma (le maître d'œuvre). Sa destinée finale est la mise en ligne sur le site de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier via YouTube. https://www.youtube.com/watch?v=Nv_ZyNxfPSo Malheureusement, malgré notre insistance, nous n'avons pas obtenu de réponse de John Williams (ni de ses agents) que nous avons sollicité pour l'autorisation de diffuser *La Liste de Schindler*. L'utilisation des autres extraits musicaux ne nécessitait pas de demandes particulières. Sur le site de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, à la rubrique « 120 vidéos » de la page d'accueil, vous pouvez donc voir et entendre cette conférence illustrée par *Largo* de Bach, *Vidui* de Bloch, *Romance sans paroles* de Mendelssohn, *El Pessedre* de Casals et *Thaïs* de Massenet. C'est un moment émouvant de recueillement.

Claude Balny et Gilles Monod, CAMAP Montpellier



Micro canon Sennheiser MKH 416-P48U3,
Kit stéréo Neumann KM 140 capsules cardiodes, Zoom F4.

Redécouverte

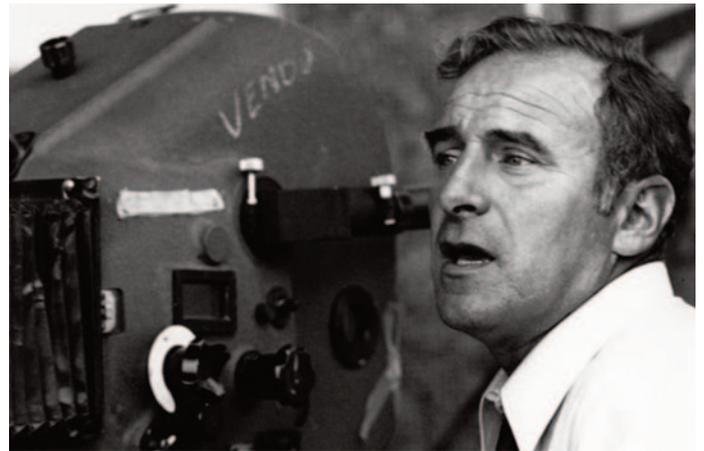
Aimiez-vous Claude Sautet ?

Pour commencer cet article, il me faut bien le dire : je n'avais vu jusqu'ici que deux ou trois films de Claude Sautet, et, je dois bien l'avouer, j'étais complètement passée à côté. L'époque était pour moi aux Wenders, Antonioni et Cie, et j'avais catalogué les films de Sautet comme quelque peu petits-bourgeois, et donc sans intérêt. Las ! Des catégories toutes faites, et des compartiments de pensée, quelle erreur j'avais faite !

À la maison, nous visionnons souvent des films selon des axes thématiques (westerns, films d'aventure, films sentimentaux, films en costume, films de procès, polars...) ou selon des rétrospectives liées aux acteurs et réalisateurs. On l'a donc fait pour Sautet, après avoir vu *Un cœur en hiver*, puis *Nelly et Monsieur Arnaud*, qui nous avaient époustoufflés. Et on a tout (re)vu.

Sans répéter ce qui a été dit ailleurs (et bien plus tôt !), sur les quarante années de carrière de Sautet en tant que réalisateur et scénariste (voir liste des films ci-contre), rappelons seulement que ce sont *Les Choses de la vie*, qui révèlent le réalisateur en 1970, avec notamment plusieurs prix au festival de Cannes, et surtout un grand succès public. Et le titre du film, pourtant sorti du livre de Paul Guimard qui l'a inspiré, est emblématique du style de Sautet, tout empreint de ces choses que nos vies laissent et délaissent, de ces petits riens qui font que l'on comprend tout, et le contraire aussi bien sûr, à moins que les grands tous n'y soient pour rien.

Le rythme du film est époustoufflant, conçu comme le long flash-back kaléidoscopique d'une vie qui se déroule en quelques secondes. Cette virtuosité de la caméra et du montage sont présents tout au long des films suivants (que l'on songe au ballet des plats et services dans *Garçon*, qui est un morceau de bravoure cinématographique) accompagnée d'une direction d'acteurs épatante : avec Sautet, même Michel Piccoli



et Romy Schneider jouent bien, et quand Montand est à deux doigts de cabotiner, c'est inclus dans son rôle, sans nous agacer.

Ces trois acteurs constituent le noyau des œuvres des années 70 à 83, puisqu'on les voit, tous ensemble ou deux à deux, voire un à un dans *Les Choses de la vie* ; *Max et les Ferrailleurs* ; *Vincent, François, Paul et les autres* ; *Mado* ; *César et Rosalie* ; *Garçon*. Sur la fin, on trouve Emmanuelle Béart, profonde et magnifique (*Un cœur en hiver* ; *Nelly et Monsieur Arnaud*) et Daniel Auteuil, tout aussi profond et mutique (*Un cœur en hiver* ; *Une journée avec moi*). La permanence variée des acteurs (il y a aussi les petits rôles, tels ceux incarnés par Bobby Lapointe ou Jacques Richard, qui jouent régulièrement) donne l'impression qu'il s'agit là d'une grande famille du cinéma évoluant non seulement au fil des œuvres,

mais dans les œuvres elles-mêmes : les héros, souvent un homme mûr, et/ou une jeune femme, pris à un moment de rupture dans leur vie, sont entourés de quantité de personnes, qui constituent des familles jamais bien définies ou des groupes d'amis dont les titres des films semblent égrener les prénoms : Max, César, Rosalie, Vincent, François, Paul, Mado, Nelly... Et ces foisonnantes présences sont comme l'écrin de leur solitude.

Vient aussi l'évidence de l'art des dialogues, coulant de source, aussi vivants que si la vie nous les présentait à entendre. Proches du quotidien et faits de petites touches, ils ressemblent parfois à ce que fait Pialat, mais dans une autre maîtrise de la fluidité et du rythme. Car Sautet assemble les images comme il assemblerait des lignes mélodiques et des tempos, il aime la musique, et elle apparaît même comme personnage principal dans *Un cœur en hiver*, constituant le seul lien tangible entre les protagonistes du film. Lorsque la musique cesse, chacun se retrouve dans une solitude ou un semblant amoureux sans issue.

Et puis il y a les triangles amoureux, les femmes qui se retrouvent seules après avoir été en balance entre deux, voire trois hommes. Il y a la vie avec les cigarettes et les voitures omniprésentes. Enfin, il y a les fins qui ne finissent rien, à part *Les Choses de la vie*. C'est en effet le seul film qui ne laisse pas en suspens le scénario sur des possibles à imaginer, puisqu'il s'achève sur la mort du héros. Mais on pourrait aussi dire qu'il commençait par la mort du héros, sauf qu'on ne le savait pas vraiment, pas complètement, pas entièrement. Sauf qu'on l'espérait autrement. Et cela nous rappelle qu'on tremble pour les personnages de Sautet, on a peur qu'ils fassent des bêtises, qu'il leur arrive quelque chose, qu'ils ne fassent pas les bonnes choses (celles de la vie et les autres), alors que les scénarios semblent dénués de ce qu'on appelle couramment le suspens, et que les histoires ne tiennent qu'à un fil. C'est vraiment du grand art.

Ce n'est pas un scoop ni une nouveauté, mais quand je pense au dédain de mes jeunes années qui me fit boudier un tel réalisateur, cette (re)découverte a beaucoup de saveur et mérite bien une critique pleinement enthousiaste. Et puisque le sujet de

cet article était de partager avec vous ce plaisir de cinéma, sachez que les œuvres de Sautet sont vendues en DVD, ou disponibles en ligne. Comme Noël n'est pas loin, voici une excellente occasion de (re)découvrir et faire (re)découvrir Sautet !

Christine Rey.



Films de Claude Sautet

- 1951 : *Nous n'irons plus au bois* (court-métrage)
- 1955 : *Bonjour sourire* (non crédité comme scénariste)
- 1960 : *Classe tous risques*
- 1965 : *L'Arme à gauche*
- 1970 : *Les Choses de la vie*
- 1971 : *Max et les Ferrailleurs*
- 1972 : *César et Rosalie*
- 1974 : *Vincent, François, Paul... et les autres*
- 1976 : *Mado*
- 1978 : *Une histoire simple*
- 1980 : *Un mauvais fils*
- 1983 : *Garçon !*
- 1988 : *Quelques jours avec moi*
- 1992 : *Un cœur en hiver*
- 1995 : *Nelly et Monsieur Arnaud*

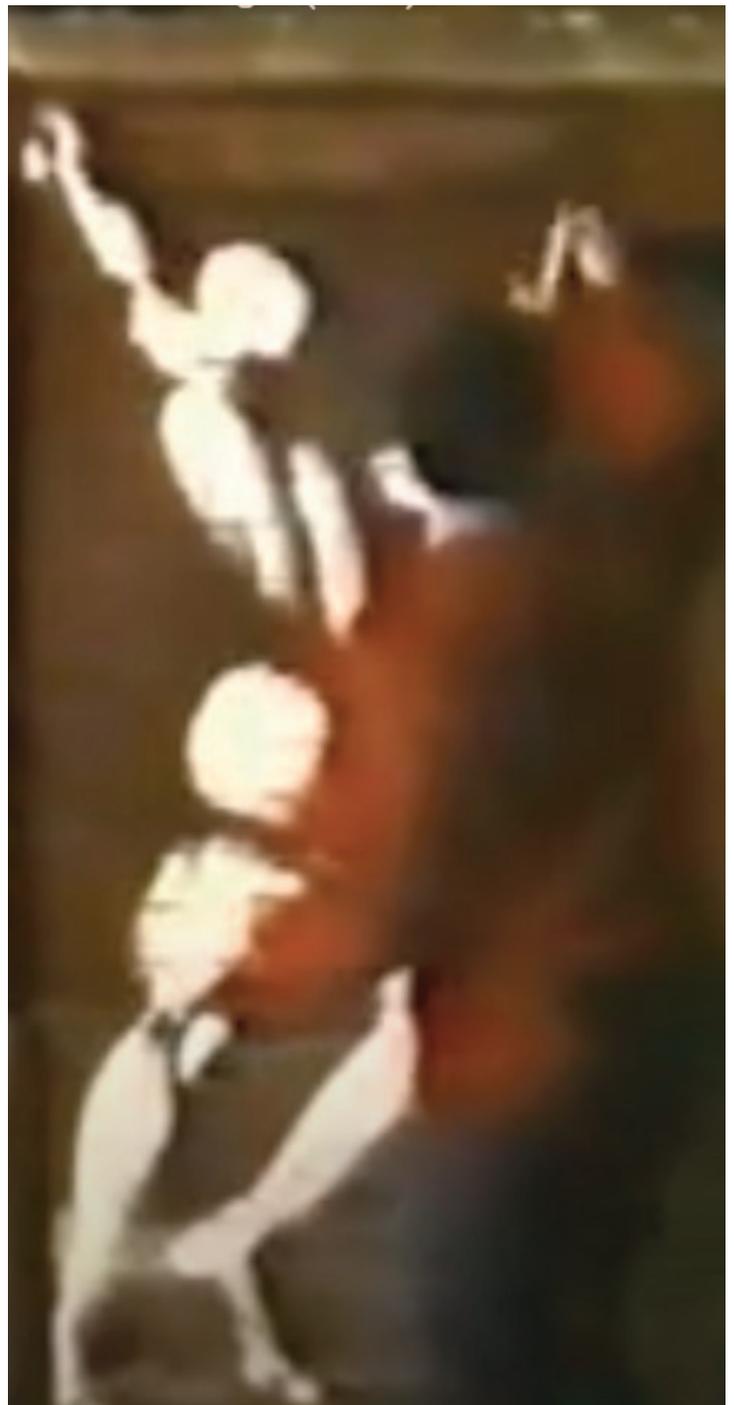
(https://fr.wikipedia.org/wiki/Claude_Sautet)

Art vidéo et street art

L'homme blanc (1986) de Laurence Guyot

Dans un va-et-vient de fringues, souvent interrompu par des femmes aux visages grotesques qui semblent s'être échappées du *Brazil* de Gilliam, Laurence Guyot parvient à me revivifier avec ses histoires de quête de cinéma de lorsqu'elle avait mes âges. Après s'être fait briser le cœur par un amour non réciproque du département d'admission des Beaux-Arts, elle lâcha un dramatique « *I'll leave and never come back* » et partit pour les États-Unis. C'est alors que Laurence fut admise dans une école d'art vidéo et découvre son envie de filmer, et, plus précisément, de filmer des artistes. En rentrant vers son pays natal, elle décide donc de créer la boîte de production Exhibition pour accomplir ce but et découvre alors une affinité particulière pour les street artistes.

Jazz et paysages laissés statiques par le passage du temps, entre mannequins de bois blancs démembrés et une figure humaine digne du butô, Jérôme Mesnager est dédoublé jusqu'à devenir trois figures, de plus en plus abstraites sur l'interface d'une page Youtube. On y voit un homme voyageur de l'espace, un artiste qui laisse des traces un peu partout sur les toiles de la ville et qui vagabonde à travers un cadre qui nous transporte dans un autre. Voici le Banksy des années 80, ou plutôt Banksy ne serait-il pas le Jérôme Mesnager du 21e siècle ? Quoique Mesnager travaille au pinceau, et non au pochoir, et mérite donc réellement le terme de « peintre de rue ». Avec Frédéric Genest au montage et Christophe Arnaud en chef-opérateur son et lumière, Laurence Guyot a su mettre en scène Jérôme





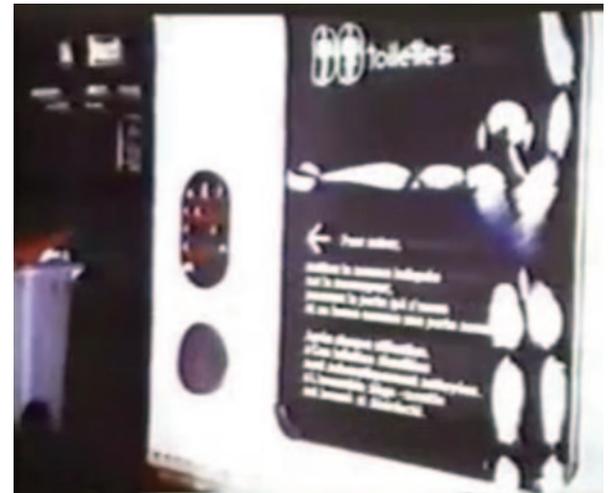
Mesnager dans ce très court-métrage de deux minutes intitulé *L'homme blanc* en 1986, qui se situe au point de rencontre entre clip vidéo, portrait d'artiste et film expérimental/allégorique.

D'une boîte de production, à une galerie, à une boîte de com, jusqu'à tomber là, dans une boutique où j'ai pu découvrir l'existence de ce film, à seulement deux jours de sa démission, tandis que ça faisait presque deux mois qu'on se voyait tous les jours. Qui aurait su que les cabines d'essayage pouvaient faire usage de machines à remonter le temps.

Louise Dellerman.

Lien vers le film :

<https://jeromemesnager.com/film-de-laurence-guyot-sur-je-rome-mesnager-1986/>



Louise Dellerman, 22 ans et de nationalité franco-suédoise, est titulaire d'une licence de cinéma et audiovisuel à l'université Sorbonne-Nouvelle. Bienvenue à elle au comité de rédaction de la revue.

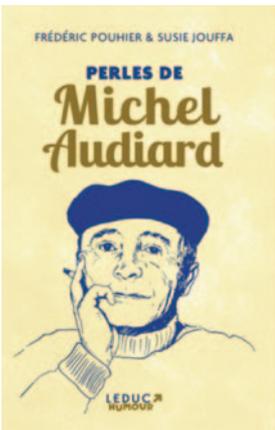
Le coin lecture

Didier Bourg



• **Aux pays des merveilles – Trésors de l'animation japonaise**
de Nathalie Bittinger, Editions Hoëbeke, 192 pages, 30 euros.

L'influence de ce que l'on avait d'abord considéré comme de la sous-culture nipponne ne se dément pas depuis plusieurs décennies. Dans le sillage du manga dont les ventes explosent, l'animation japonaise a depuis longtemps acquis ses lettres de noblesse. Les épisodes de ses séries agrègent des millions de fans, notamment en France. Ses héros arpentent des univers foisonnants, où l'aventure échevelée se double de rites initiatiques. Du cauchemar apocalyptique aux fables peuplées d'esprits fantastiques, des dystopies futuristes aux bluette sentimentales, des métamorphoses du Japon à la poésie d'une nature millénaire, l'animation japonaise radiographie la comédie humaine, mettant en valeur les tensions sociales, politiques et écologiques. Toutefois, le rayonnement de la japanimation n'a pas jailli comme par magie. Il a fallu que s'installent des canons mal connus des spectateurs. *Akira*, l'œuvre culte de Katsuhiro Otomo, n'a pas spontanément infusé l'imaginaire occidental. De même pour les productions du studio Ghibli. Des œuvres charnières, déterminantes pour la reconnaissance de cette forme filmique en Occident.



• **Perles de Michal Audiard**
de Frédéric Pouhier et Susie Jouffa, Editions Leduc, 192 pages, 15 euros.

Grande figure du cinéma français, réalisateur, scénariste, écrivain mais surtout dialoguiste, Michel Audiard a été récompensé du César du meilleur scénario original pour *Garde à vue* en 1982. Les mots inoubliables des *Tontons flingueurs*, des *Barbouzes* et du *Cave se rebiffe* sont les siens. Les dialogues des films signés Michel Audiard font l'objet d'un véritable culte populaire. Le nombre de sites web qui lui est consacré en témoigne. Parmi les inconditionnels qui s'en sont inspiré : Alexandre Astier, créateur de la série *Kaamelott*, ainsi que Bruno Solo et Yvan Le Bolloc'h pour la série *Caméra Café*. Cet ouvrage rassemble plus de 300 perles et répliques culte. Un concentré de cet auteur à lire et relire.



• **Un cinéma en mouvement – Portabilité des appareils et formes filmiques**
sous la direction de Richard Bégin, Thomas Carrier-Lafleur et Gilles Mouëllic,
Les Presses de l'Université de Montréal, 232 pages, 32 euros.

Repenser le cinéma, son histoire et ses méthodes, en interrogeant les techniques et les technologies qui l'ont accompagné depuis le XIXe siècle jusqu'à notre contemporanéité numérique est l'un des buts de cet ouvrage. Celui-ci analyse l'évolution conjointe des appareils et des nouvelles formes rendues possibles par leurs usages et montre l'importance de reconnaître la notion de « portabilité » selon un triple point de vue : matériel, théorique et formel. Des opérateurs Lumière jusqu'aux téléphones intelligents, la portabilité que génèrent les appareils de captation audiovisuelle est synonyme d'une expérience inédite du monde et de ses infinies composantes. C'est par ce qui est portable et mobile que l'on s'approche le plus de la texture du réel, lui-même constitué de mouvements, de lignes de fuite et de flux. Mobilisant des chercheuses et des chercheurs aux horizons variés, ce collectif réunit des propositions qui envisagent le vaste réseau des imaginaires et des pratiques de la portabilité comme une nouvelle manière d'appréhender la réalité, celle d'hier comme d'aujourd'hui.



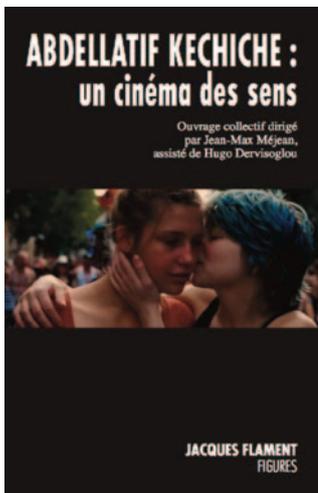
• **Lino Ventura - Le livre coup de poing !**

de Philippe Lombard, Editions Hugo, 222 pages, 19,95 euros.

Lino Ventura, c'est d'abord une histoire personnelle. Né à Parme, il grandit à Montreuil, fait le coup de poing contre les « anti-macaronis » et se destine à une carrière de lutteur. C'est ensuite un exceptionnel parcours au sein du cinéma français d'après-guerre, avec quelques incursions en Italie et aux États-Unis. Adoubé par Gabin sur le tournage de *Touchez pas au grisbi*, il incarne les durs pour la grande joie du public. Les succès s'enchaînent (*Le Gorille vous salue bien*, *Les Tontons flingueurs*, *Les Barbouzes*, *Le Clan des Siciliens*, *L'Armée des ombres*, *L'Emmerdeur*, *Garde à vue*) mais le destin invite l'acteur à élargir son horizon. Il devient père d'une petite fille trisomique. Il fonde alors l'association Perce-neige pour venir en aide aux familles confrontées au handicap. Dans cet ouvrage, le parcours de l'acteur est traité de façon chronologique, émaillé de pages thématiques, de portraits de famille, de zooms sur les films importants de sa carrière – le tout ponctué d'anecdotes inédites ou méconnues.

• **Abdellatif Kechiche – Un cinéma des sens**

sous la direction de Jean-Max Méjean assisté d'Hugo Dervisoglou, Editions Jacques Flament, 204 pages, 18 euros.



L'œuvre d'Abdellatif Kechiche a particulièrement marqué le cinéma français du XXI^e siècle. Avec six long-métrages sortis en salles depuis 2000 (et *Mektoub my love : intermezzo* projeté seulement au festival de Cannes 2019, jamais sorti en salles), il est parmi les plus grands – et polémiques ! – auteurs de notre temps. Ses films, tous engagés et provocants sur les questions sociales, ont profondément réinterrogé le langage cinématographique, proposant un cinéma poétique, à la fois réaliste et au plus proche du quotidien des classes populaires. Son esthétique, son rythme unique et son regard engagé ont permis de ramener les marginaux – immigrés clandestins, jeunes de banlieue, homosexuels – de la périphérie vers le centre. Partagé en trois chapitres, le livre rassemble plusieurs textes d'auteurs et de critiques de cinéma qui ont étudié les films un par un et les ont situés par rapport au contexte littéraire, politique, philosophique, social et cinématographique dans lequel le réalisateur a évolué et construit son œuvre.

• **L'analyse du film documentaire**

de Yann Kilborne, Editions Armand Colin, 192 pages, 22 euros.



Cet ouvrage propose une méthode destinée à guider le lecteur dans l'analyse de films documentaires. Une première partie présente et clarifie d'abord deux grandes questions auxquelles se trouve confronté le documentaire, et qui en déterminent la définition : comment penser le rapport au réel en documentaire ? Comment se repérer dans une diversité documentaire qui échappe au désir de maîtrise et de catégorisation ? Une deuxième partie présente une grille de lecture servant au travail interprétatif. Un modèle d'interprétation dit « paradigmatique » offre trois grands familles de représentation, trois conceptions antagonistes du documentaire, à partir desquelles saisir un film documentaire (le paradigme de la « transparence », celui du « regard » et celui de « l'expérimentation »). Des analyses filmiques servent à exemplifier le travail, les films étudiés étant envisagés comme des archétypes. Enfin une troisième et dernière partie met en œuvre l'analyse approfondie de deux séries de films documentaires (une série sur l'art, une autre sur la violence), afin de renforcer la compréhension de la méthode grâce au procédé de la comparaison. Un livre indispensable à tout réalisateur de documentaires comme à tout étudiant en cinéma.



• **L'art documentaire et politique contemporain**

ouvrage collectif, Presses Universitaires de Vincennes, 240 pages, 19 euros.

Cet ouvrage collectif questionne l'évolution du documentaire de création à consonance politique en ce début de XXI^e siècle à travers l'analyse d'un grand nombre d'œuvres. Des films divers tant dans leurs modes de production que dans leurs propositions esthétiques qui révèlent le profond renouvellement des pratiques et des formes artistiques qui ont en commun des modalités inédites d'engagement. Douze textes et trois rencontres avec des cinéastes (Maria Kourkouta, Nicolas Klotz et Elisabeth Perceval, Mila Turajlic) répartis en trois parties respectivement axées sur la parole politique, le déracinement de populations et des processus d'appropriation d'images et de sons, s'emploient ainsi à démontrer la grande vitalité de l'art documentaire qui, à défaut de changer le monde, l'inscrit et le réfléchit. Une contribution essentielle au débat sur la place du documentaire aujourd'hui.

• **L'humanité de Bruno Dumont**

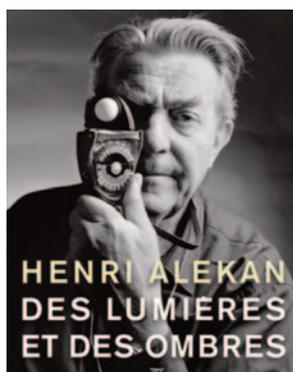
de Maurice Darmon, Editions Yellow Now, 144 pages, 14 euros.



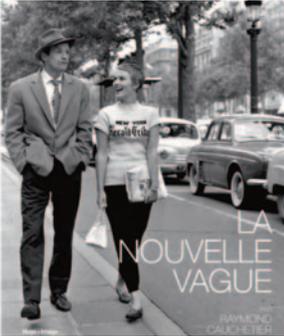
Les mots du roman, les espaces et les temps du livre laissent loisir au lecteur de postuler à son rythme l'intériorité des êtres et la vie secrète des choses et des paysages. Mais le cinéma n'ouvre à l'impalpable et à l'invisible que par des corps d'acteurs dans un monde construit par des machines optiques et leurs servants, pour les contraintes d'une séance. C'est de son impureté même que, dans l'éphémère retrait d'un lieu profane et la durée d'une représentation, il tire son irremplaçable puissance à illuminer et animer autrement tous les autres arts. Les peintres y deviennent chorégraphes et les musiciens sculpteurs du temps. L'hypothèse de L'humanité est dans son titre : l'humanité minuscule aux prises dès l'origine du monde avec le mal, mais armée de ses invincibles petites bontés. Mieux qu'un générique, ses cinq premières minutes déterminent son engendrement. Rédigés par Bruno Dumont, son synopsis en ouverture du livre et ses notes de tournage, confiants dans la force des mots.

• **Des lumières et des ombres**

d'Henri Alekan, Editions Table Ronde, 384 pages, 35 euros.



Mort en 2001, Henri Alekan est l'un des plus grands directeurs de la photographie du cinéma mondial, maître du noir et blanc qui a pleinement réussi son passage à la couleur. De *La Belle et la Bête* de Jean Cocteau aux *Ailes du désir* de Wim Wenders, embrassant soixante années de cinéma du XX^e siècle, il nous propose un véritable traité de la lumière, faisant partager une vie de réflexion et de méditation, au gré des tableaux qu'il a étudiés et des films qu'il a éclairés, toujours au service du réalisateur. Dans un ouvrage devenu culte, il nous offre sa vision des lumières, des ombres et de leur influence sur le déroulement d'un film comme sur le monde. En grand format et richement illustrée, cette somme est à la fois une initiation et une analyse fascinante sur la science de l'éclairage et sur l'essence de ce métier de sculpteur de lumière.



• **La nouvelle vague**

de Raymond Cauchetier, Editions Hugo, 237 pages, 49,95 euros.

La Nouvelle Vague a eu une influence mondiale sur le développement du septième Art. Ce n'est pas son esthétique qui se propage en priorité mais le souffle d'un besoin de renouveau et d'un dépassement des codes préétablis. On voit apparaître une nouvelle façon de produire, de tourner, de fabriquer des films qui s'oppose aux traditions et aux corporations. Le changement de société et de mœurs, le désir de transformer le cinéma et de rompre avec le passé sont au principe de la Nouvelle Vague. Celle-ci n'est pas une « école artistique » avec un style particulier, mais plutôt un esprit qui aura autant de traductions différentes qu'il y a de cinéastes pour s'en emparer. *A bout de souffle, Baisers volés, Lola, Une femme est une femme, Jules et Jim...* autant de films importants dont les tournages sont dévoilés dans cet ouvrage grand format, bénéficiant de nombreuses illustrations. Photos d'acteurs saisis dans toute leur jeunesse, de cinéastes au travail, concentrés sur la nécessité de faire évoluer le cinéma. Egalement, des clichés d'un Paris des années 60, parcouru de badauds curieux d'un cinéma qui se tourne en plein air... Ce livre est un cadeau pour tous les amateurs de cinéma et de photographie, un hommage au talent d'une poignée de créateurs en pleine révolution artistique.



• **Bandes originales – Une histoire illustrée de la musique au cinéma**

de Thierry Jousse, Editions Epa, 288 pages, 45 euros.

Dans l'imaginaire du cinéma, la musique de film a été longtemps considérée comme un parent pauvre. Aujourd'hui, alors que ce genre connaît un véritable engouement, les processus d'élaboration des B.O. de films sont encore trop méconnus. De l'âge d'or hollywoodien aux blockbusters contemporains, de Bernard Herrmann à Alexandre Desplats en passant par Georges Delerue, Ennio Morricone ou John Barry, ce livre illustré retrace l'histoire de la musique au cinéma. Il propose une large vision de celle-ci en parcourant ses grandes thématiques. Un récit également traversé par des couples cinéaste/compositeur restés célèbres comme Bernard Herrmann/Alfred Hitchcock, Philippe Sarde/Claude Sautet ou Ennio Morricone/Sergio Leone. L'auteur propose enfin des pages playlists avec une sélection de B.O. plus ou moins connues qui ont marqué leurs temps, ainsi que de nombreuses images d'archives. Largement illustré d'affiches de films et de disques, ce livre offre aux néophytes comme aux amateurs éclairés les moments-clé d'une histoire passionnante.

• **Les femmes du lien**

de Vincent Jarousseau, Editions Les Arènes, 222 pages, 24,90 euros.



« La crise sanitaire a fait apparaître une nouvelle classe ouvrière » explique Vincent Jarousseau. Après avoir enquêté sur les villes Front national en 2017 (*L'illusion nationale*, Les Arènes), puis la France qui « n'est pas en marche » (*Les racines de la colère*, Les Arènes), le voici désormais aux basques des femmes du lien qui représentent une femme active sur quatre : aides à domicile, auxiliaires de vie sociale, assistantes maternelles... des travailleuses dévouées aux autres, aussi utiles à la société que précaires. L'auteur propose ici un récit choral, autour de huit femmes, mêlant roman-photo, documentaire et BD. Pendant deux ans, Vincent Jarousseau a cheminé à leurs côtés pour tenter de dessiner le visage de ces invisibles inconnues essentielles au reste de la cité. Il restitue ici leurs propos. Pour rendre compte de leurs conditions de travail et de vie, faire ressentir la complexité et la diversité des expériences, et adopter le point de vue de celles qui créent du lien dans nos sociétés. Un ouvrage délicat, engagé, toujours éclairant. Avec les dessins de Thierry Chavant.

FFCV intramuros

Formation nationale à la fédération : bilan 2022 et perspectives 2023

La commission formation, composée d'Allain Ripeau, Michèle Jarousseau, Norbert Flaujac, Jean-Pierre Droillard et Alain Boyer affiche un bilan très positif de ses activités en 2022. Le premier cycle de formation animé dans les huit régions par Alain Boyer a réuni 101 stagiaires, la chaîne YouTube dépasse les 200 abonnés et les tutoriels sur le son affichent entre 500 et 800 vues chacune.

La commission nationale de la fédération a travaillé sur trois axes.

Axe 1 : Une formation en présentiel dans l'ensemble des régions sur la sensibilisation à la fonction de jury et à l'analyse de film a été organisée durant le premier semestre 2022. Ces interventions ont été remarquablement réalisées par Alain Boyer, avec l'aide précieuse des référents formation de chaque région. Ces journées ont eu un vif succès et prouvent l'intérêt de cette forme d'action. Détails sur :

<https://umcv-ffcv.jimdo.com/formations-stages/>

Axe 2 : Nous avons lancé une campagne de sensibilisation sur le son, souvent le parent pauvre de nos productions. Pour ce fait, nous avons créé une chaîne YouTube FFCV - objectif formation. Le principe était de diffuser un tutoriel et de réaliser une quinzaine de jours plus tard une émission en direct pour débriefer ce tutoriel. Les adhérents de la fédération sont invités à s'abonner à cette chaîne pour ne rien manquer de ces formations.

Axe 3 : Nous avons créé en collaboration avec Jean-Pierre Droillard une section dédiée à la formation sur notre site Internet qui évoluera au fil du temps.

Nos projets pour l'année prochaine :

Une formation sur le scénario, la mise en scène et l'écriture cinématographique sera réalisée en régions par Jean-François Lapipe et Charles Ritter. Elle débutera en janvier 2023.

Concernant notre chaîne YouTube, nous poursuivons nos tutoriels sur le son ainsi que les émissions en direct. Une émission périodique sera consacrée à un réalisateur, « carte blanche à... ». Une de ses productions sera mise en ligne et vous pourrez lui poser toutes les questions sur la réalisation de son film. Nous avons réalisé un appel aux réalisateurs de films d'animation. Nous avons reçu plus de 25 réponses. Une concertation sera lancée pour créer une communauté d'entraide et définir des axes de formations. Bien entendu, notre site Internet vous informera et servira de support à notre commission.

Suite à la démission d'Alain Boyer, Patrick Lanza nous a rejoints au sein de la commission formation. Merci à Patrick d'avoir intégré notre groupe.

*Allain Ripeau
Commission formation FFCV.*



Une des huit formations en région d'Alain Boyer.



L'Écran de la FFCV - N° 139 - Décembre 2022

Soulac-sur-Mer 2022, deux festivals désormais p. 2
Tour de France des régions FFCV : UCCVO p.18
Voyages et regards : Jules Lambert p.46

SoulaCritiques p.51
Réflexions et découvertes p.55
Le coin lecture p.65
Intramuros FFCV p.69
Image du film *Où vous voulez aller !* p.70